



Le cas Werner Kemper

Psychanalyste, collaborateur, nazi, membre de la Gestapo, marxiste militant ?

Hans Füchtner

(États généraux de la psychanalyse: Seconde Rencontre Mondiale - Rio de Janeiro, 2003)

Remarques préliminaires

L'original allemand de cet article ([Füchtner, 2003](#)), aussi bien que ses versions portugaise et française ont été objet de censure. La traduction française aurait initialement dû être publiée dans la revue « Coq-Héron », mais les membres de la rédaction qui étaient en faveur de sa publication ont été obligés de s'incliner devant l'opposition acharnée de ceux qui s'y étaient opposés. Ce fait est d'autant plus étonnant qu'à l'époque, cette revue accentuait sur son site Web comme une particularité de ses statuts que « ce n'est pas un vote majoritaire qui décide de l'acceptation d'un article, mais à l'inverse, seul un vote unanime peut décider de son rejet. Si un seul rédacteur perçoit qu'un article contient quelque chose d'intéressant, d'original, de propre à susciter la réflexion, l'article doit paraître, les autres rédacteurs étant autorisés à accompagner celui-ci de commentaires ou d'une introduction à leur convenance, pour engager la discussion. Cette mesure a été introduite dans le souci de profiter des sensibilités très diverses représentées dans le comité de lecture et pour éviter qu'une voix choquante pour certains ne soit réduite au silence. Pour cette raison, Le Coq-Héron n'a pas, et ne veut pas avoir de 'ligne'. La revue veut être une tribune libre, où des opinions et des démarches très différentes peuvent s'exprimer, se confronter, si possible discuter. »

Les membres de la rédaction qui s'étaient occupés de cet article ont quitté la revue à la suite des désaccords conditionnés par la publication de ce texte. Ceux qui ont imposé leur censure, par contre, n'ont jamais discuté avec moi et je ne connais pas les raisons de leur censure.

C'est justement pour permettre une discussion scientifique que j'ai mis la traduction française de mon article à la disposition des États Généraux de la Psychanalyse et que je le mets à la disposition du site psychanalyse.lu.

De même que mes articles sur [Anna Kattrin Kemper](#), sur Adelheid Lucy Koch, et sur Theon Spanudis, entre autres, cet article fait partie de ma recherche sur [l'histoire de la psychanalyse au Brésil](#). Quand les résultats de cette recherche ne correspondaient pas aux légendes que bon nombre d'analystes brésiliens et français préféreraient croire, les publications se sont heurtées à de considérables résistances.

Cet article sur Werner Kemper touche à des problèmes de l'histoire de la psychanalyse à Rio dont les répercussions se font encore sentir aujourd'hui. Werner Kemper reste injustement considéré comme un ancien nazi. Ironie du sort, après son divorce, Anna Kattrin Kemper s'est associée à Igor Caruso, avec qui elle a fondé le Circulo Psicanalítico do Rio de Janeiro vers la fin des années soixante. C'est-à-dire que – très probablement sans le savoir – elle a collaboré avec cet analyste dont la culpabilité terrifiante a été prouvée depuis : Caruso avait en effet participé à l'assassinat d'enfants handicapés en tant qu'expert psychologique.

La psychanalyse que vous avez à Rio a été fondée par un homme de la Gestapo¹. Par cette remarque, Robert Wallerstein, président de l'Association Psychanalytique Internationale (IPA) à l'époque, réussit à fâcher sérieusement Inaura Carneiro Leão, vice-présidente de l'IPA, lors du 36^e congrès international de l'association à Rome. Même quand elle relate l'événement après tant d'années, son indignation reste encore perceptible. Wallerstein se référait à Werner Kemper, venu de Berlin à Rio en 1948 par l'intermédiaire d'Ernest Jones. Il devait y créer une association psychanalytique avec un autre psychanalyste². Madame Carneiro Leão compte parmi les dix premiers candidats en didactique de Kemper et elle est membre fondateur de la Société Psychanalytique de Rio de Janeiro (SPRJ). Bien que par la suite, elle se soit séparée de Kemper, en raison d'une querelle, et bien qu'elle soit membre de la deuxième Société Psychanalytique de Rio (SBPRJ), affiliée à l'IPA depuis de nombreuses années, elle n'a aucun doute quant à l'intégrité personnelle de Kemper. Elle ne doute pas plus de son innocence durant les années où il vivait en

¹ Cette citation, ainsi que celles qui vont suivre, sont tirées d'un entretien que j'ai fait avec Inaura Carneiro Leão en 1995. Elle mentionne ces faits également dans Leão, 1996. Toutes les traductions du portugais, de l'anglais et de l'allemand sont miennes.

² Mark Burke, un psychanalyste d'origine polonaise formé en Angleterre, dont le nom était apparemment Max Bibowsky selon Vianna (Vianna, 1994), a également été recommandé par Jones.

Allemagne nazie et où il travaillait au « Göring-Institut », c'est-à-dire à « l'Institut du Reich pour la Recherche Psychologique et la Psychothérapie ».

De nos jours, peu d'analystes à Rio semblent partager ce point de vue. Dès qu'il est question de Kemper et de sa place dans l'histoire de la psychanalyse à Rio, on entend dire que personne n'a su à l'époque ce que Kemper avait fait durant le « Troisième Reich ». Et il est toujours sous-entendu par-là que Kemper devait en effet avoir des choses à cacher, parce qu'il ne parlait jamais de son passé.

Un livre qui aborde un chapitre particulièrement regrettable de la SPRJ a largement contribué à étayer ce jugement. Son auteur, Besserman Vianna, psychanalyste de la SBPRJ, y discute des événements ayant débuté en 1970, c'est-à-dire lors de la période la plus noire de la dictature militaire. Au moment où le journal clandestin « Voz Operária » révèle que le lieutenant Amílcar Lobo Moreira da Silva, médecin et psychanalyste, participait aux tortures, Besserman Vianna envoya un exemplaire de ce journal à Marie Langer à Buenos Aires. Elle y ajouta une note manuscrite, précisant que le psychanalyste en question était « candidat » en formation à la SPRJ, sous la supervision de Leão Cabernite ³. L'adresse de l'analyste en question y figurait également. Maria Langer envoya aussitôt l'article annoté au président de l'IPA, Serge Lebovici, et à d'autres personnages importants du mouvement psychanalytique. Dans *Questionamos 2*, paru en novembre de la même année, elle l'a d'ailleurs rendu public.

La dénonciation de Lobo en tant que tortionnaire, exposée en détail par Besserman Vianna et étayée de nombreux documents, n'eut pour effet ni l'interruption de son analyse, pas plus que son exclusion de la SPRJ (Vianna, 1994)⁴. Au contraire, il fut couvert par les deux associations psychanalytiques qui se firent un devoir de retrouver la dénonciatrice, et d'exercer des pressions sur elle⁵. Il s'agissait là d'une réaction à laquelle collaborèrent les responsables de l'IPA qui ne portait pas seulement préjudice à la vie professionnelle de Besserman Vianna, mais mettait en plus sa vie en danger.

Selon Besserman Vianna, ces événements tiendraient à ce que, arrivé à Rio après la guerre, Kemper était marqué par les années de nazisme et aurait lui-même infléchi la psychanalyse à Rio dans ce sens, agissant en « seul détenteur du pouvoir, à l'image de Hitler », en « Führer autoritaire ». N'ayant cependant jamais parlé de son rôle dans l'Allemagne nazie, ce non-dit se serait inconsciemment transmis à ses analysants et, par le même biais, aux analysants de ces derniers. À

³ Cabernite était d'ailleurs président de la SPRJ de 1972 à 1979.

⁴ Les événements sont décrits en allemand dans Füchtner, 1984, Füchtner, 1985 ; Kemper, 1988 ; Vianna, 1988)

⁵ Il semblerait que Marie Langer ait commis l'erreur de transmettre les copies de l'article de *Voz Operária* sur lequel les remarques manuscrites de Madame Vianna restaient lisibles. On doute toujours du nom de celui qui a commandé l'expertise graphologique à l'aide de laquelle Madame Besserman Vianna devait être démasquée comme dénonciatrice. L'expertise compare les notes manuscrites du journal avec les inscriptions manuscrites des participants du III^e Congrès Brésilien de Psychanalyse. Madame Besserman Vianna est convaincue que la demande de cette expertise a été faite par Leão Cabernite.

la troisième génération, cette culpabilité se serait à nouveau exprimée en une mise en acte aboutissant enfin au scandale de l'analyste tortionnaire⁶.

Madame Besserman Vianna n'affirme pas ouvertement que Kemper a été nazi. Ce qui compte pour elle, c'est que Kemper se soit compromis comme membre de l'« Institut Göring », manifestant ainsi sa fidélité à l'égard des idéaux nazis de cet Institut. Ainsi, ne fait-il aucun doute pour elle que Kemper n'ait été imprégné de l'esprit malfaisant du régime nazi. Dans la version française de son ouvrage, elle soutient même que la culture de Kemper « prend ses racines dans les convictions de l'idéologie hitlérienne avec ses principaux ennemis qui sont les marxistes et les juifs » (Vianna, 1997a, p. 175). Dans cette mesure, elle ne le croit pas seulement collaborateur, mais également nazi⁷.

Dans le *Dictionnaire de la psychanalyse*⁸, édité par Élisabeth Roudinesco et Michel Plon, on trouve plusieurs articles - dont un article de trois pages sur Kemper -, qui dressent un portrait très problématique du personnage. Non contents de reprendre à leur compte des affirmations jamais vérifiées, les auteurs les appuient par des attaques et des remarques non fondées⁹.

Au Brésil, ce Dictionnaire a fait sensation pour plusieurs raisons. Il y a été rapidement traduit et existe également dans une version brésilienne augmentée (Roudinesco; Plon, 1998). Cela a certainement contribué à ce que les propos qui courent sur Kemper au Brésil aujourd'hui le fassent à la manière du « téléphone arabe ». Ainsi, n'était-il pas seulement dénonciateur et membre de la Gestapo, mais également président de la DPG [*Deutsche Psychoanalytische Gesellschaft* : la Société Allemande de Psychanalyse], chef de l'« Institut Göring » et bien d'autres choses encore.

Les étapes de la carrière de Kemper

Avant d'énumérer et de vérifier les reproches formulés à l'encontre de Kemper, je rappellerai rapidement les principales étapes de sa vie, sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir.

Werner Walter Kemper est né le 6 août 1899 à Hilgen (Rheinland) ; il était le deuxième de sept enfants. Son père était pasteur de village, originaire de Westphalie. Après avoir été membre de divers mouvements de jeunesse, dont la « Freideutsche Jugendbewegung », et après avoir passé son baccalauréat d'urgence (1917), il devient soldat sur le front occidental. Après sa libération, il fait des

⁶ Je ne puis entrer dans le détail de tout ce qui contredit cette thèse à mon avis. Voir à ce propos Füchtner, 1997, et la réponse de Vianna, 1977b.

⁷ L'attention internationale suscitée par le livre tient également à la critique justifiée de l'IPA que l'on y trouve.

⁸ Roudinesco, Plon, 1997. [= R.P.]

⁹ Les deux versions du livre de Vianna contiennent toute une série d'erreurs quant aux faits et dont l'énumération nous conduirait trop loin.

études de médecine et se spécialise en chirurgie gynécologique. Très tôt, il s'intéresse aux phénomènes psychosomatiques, expérimente l'hypnose et s'en sert à l'occasion dans sa pratique médicale. Après quelques étapes professionnelles intermédiaires, il déménage à Berlin en 1928 pour y suivre une formation psychanalytique à l'Institut Psychanalytique de Berlin. Pendant cette période, il est « médecin chef d'un sanatorium privé réputé » (Kemper, 1973b, p.265).

Kemper est admis à la formation psychanalytique en 1927, à la suite d'entretiens préliminaires avec Eitington et Simmel¹⁰. Il fait son analyse didactique sous la direction de Müller-Braunschweig de 1928 à 1932 avec un total de 950 heures. Sa formation théorique commence en 1929. Il a pour superviseurs Otto Fenichel (150 heures entre 1929 et 1931), Wilhelm Reich (110 heures entre 1930 et 1932), Ernst Simmel (30 heures entre 1931 et 1932) et Felix Boehm (25 heures entre 1931, et 1932)¹¹.

En 1931, Kemper devient membre associé de la DPG et en 1933, membre ordinaire. À la même époque (novembre 1933) il est élu contrôleur des comptes, avec Alexander Mette. En 1934, Kemper est admis à la commission de formation de l'Institut. La même année, il épouse Anna Katrin van Wickeren¹². A partir de 1936, il devient analyste didacticien. La même année il est élu trésorier et troisième président du conseil d'administration de la DPG aux côtés du premier président Boehm et du vice-président représentant Müller-Braunschweig¹³.

Après la fondation de l'« Institut allemand de recherche psychologique et de psychothérapie », l'« Institut Göring » en 1936, Kemper enseigne à la DPG. Après la dissolution de cet organisme en 1939, il travaille pour le « groupe de travail A » au sein de l'institut. Par ailleurs, il continue son exercice libéral de la médecine. À partir de 1941, Kemper devient également remplaçant à la polyclinique de l'Institut et à partir de 1942, il en est membre (Brecht et alii 1985 ; Friedrich, 1987). En 1943, il succède à John Rittmeister, le directeur de la Polyclinique arrêté en septembre 1942 et exécuté en mai 1943 pour résistance contre le régime nazi.

À la fin de la guerre, que Kemper passe à Berlin, il tente de continuer la collaboration, forcée à l'époque nazie, entre psychothérapeutes de diverses orientations, en fondant de nouvelles institutions; d'autre part il participe à la nouvelle fondation de la DPG, dont il va être le troisième président (Lockett, 1994 ; Wunderlich, 1991). En août 1948, il est le seul psychanalyste berlinois qui peut

¹⁰ J'ai trouvé ces données sur un formulaire non daté de la SPRJ. Elles sont si précises que Kemper les a probablement fournies lui-même, bien que ce ne soit pas lui qui les ait écrites. Des erreurs d'orthographe telles que celles concernant Mueller Braun Schweig permettent de le penser.

¹¹ Dans l'une de ses autobiographies, Kemper mentionne également (Jenö) Harnik comme l'un de ses superviseurs.

¹² Née en 1905, décédée en 1978. Trois fils (1938, 1940, 1943) sont issus du mariage. L'aîné, Jochen Kemper, est également devenu psychanalyste.

¹³ En égard à son rôle du conseil d'administration, Kemper a remarqué plus tard que Boehm et Müller-Braunschweig ont été pratiquement les seuls à contrôler le « destin » de la psychanalyse au sein du « Troisième Reich » (Kemper, 1973b, p. 280).

participer à la International Conference on Mental Health à Londres. On peut en déduire un soutien de l'Ouest, car au mois de juin de la même année, le début du blocus soviétique de Berlin avait rendu très difficile tout voyage vers Berlin ouest (Kemper, 1973b ; Platen-Hallermund, 1948). Pour Kemper, ce voyage constitue une bonne occasion de discuter avec Jones sur la proposition de travailler comme analyste didacticien à Rio. L'intérêt qu'il porte à cette proposition s'est considérablement accru du fait du blocus. En raison d'informations émanant d'un de ses patients, « fils d'un haut officier américain », il craint une « guerre avec les russes ». Au mois de décembre de la même année, Kemper, sa femme, ses trois enfants et la gouvernante quittent Berlin par avion, avec dix kilos de bagages chacun (Kemper, 1973b).

Kemper vit et travaille à Rio, de décembre 1948 au printemps 1967¹⁴. Ensuite, il rentre seul à Berlin pour des raisons de santé, des raisons personnelles et professionnelles. Il y meurt le 27 septembre 1975.

Reproches et suspicions officiellement exprimées à l'égard de Kemper

Le *Dictionnaire de la Psychanalyse* de Roudinesco et de Plon répertorient la plupart des reproches adressés à Kemper. Je les complèterai par quelques autres qui me semblent dignes d'intérêt :

– Kemper ne devrait sa carrière qu'à la politique d'Ernest Jones, qui dans le « sauvetage » de la psychanalyse, et cela jusques et y compris durant la dictature nazie. Dans d'autres circonstances, c'est-à-dire surtout si les analystes juifs n'avaient pas été exclus, Kemper serait demeuré un « fonctionnaire obscur » (Roudinesco, Plon, p. 565).

– Kemper se serait exprimé de manière favorable à l'égard des idées national-socialistes à plusieurs reprises : notamment sur les thèses concernant la législation eugénique et la politique de la croissance de la population.

– Kemper aurait été antisémite.

– En tant que « directeur de l'institut », Kemper aurait participé à l'élaboration des directives du traitement des névrosés de guerre. « Il fut donc le fonctionnaire zélé de cette politique de sélection introduite par le III^e Reich, qui consistait à envoyer à la mort, dans des bataillons disciplinaires, les sujets présentant des « anomalies psychiques ». Parmi celles-ci, on rangeait l'angoisse, l'asthénie et l'hypochondrie » (Roudinesco, Plon, p. 566).

– À l'époque où il « affichait son adhésion au nazisme », il était probablement membre du parti communiste (Roudinesco, Plon, p. 565).

¹⁴ Je ne m'intéresserai pas aux détails de cette période, et je n'entrerai pas dans la discussion sur la critique de son activité à Rio. J'y reviendrai dans une autre publication sur la psychanalyse à Rio de Janeiro, et pour laquelle le présent article constitue un travail préliminaire indispensable.

- « Après la capitulation allemande, Kemper se transformait en militant marxiste [...] » (Roudinesco, Plon, p. 566).
- Plus tard, au Brésil, il ne se serait plus jamais exprimé sur son passé durant le régime nazi et plus particulièrement sur son activité au sein du « Göring Institut ».
- Il ne se serait jamais expliqué sur « son rôle lors de l'arrestation du militant communiste John Rittmeister, qui avait été son analysant » par la Gestapo (Roudinesco, Plon) ¹⁵.
- Kemper ne pouvait pas avoir été un bon analyste, dans la mesure où il posait le droit du patient au silence au-dessus de la règle fondamentale. Par ailleurs, il ne connaissait qu'un inconscient descriptif et non pas dynamique¹⁶.

Ces reproches sont de qualité tout à fait différente. J'aimerais d'abord aborder ceux qui manquent manifestement de fondement. Ensuite, je discuterai les autres.

Marxiste militant

La rumeur colportée par Roudinesco et Plon, selon laquelle Kemper aurait été membre du parti communiste durant la période nazie, remonte probablement au rapport Rickman ¹⁷. John Rickman, analyste britannique, avait voyagé en

¹⁵ Rittmeister n'était pas un communiste militant. Je ne m'intéresserai pas ici à des erreurs qui ne concernent pas directement Kemper.

¹⁶ (Mattos, 1996) J'y reviendrai par la suite. Dans ce contexte, il faut également citer la critique souvent mentionnée au Brésil qu'au début, Kemper y aurait fait ses analyses à l'aide d'un traducteur. Il n'y a pas de preuves pour cela. Trois de ses premières analysantes (Inês Besouchet, Maria Manhães et Inaura Carneiro Leão ont résolument contesté ce reproche lors de nos entretiens. Madame Leão se souvient même de quelques erreurs de langage précis que Kemper commettait au début. L'argument que Kemper n'aurait pas disposé de connaissances suffisantes de la langue nationale au début pour commettre de telles erreurs ne me semble pas convaincant. D'après mon expérience, celui qui a des connaissances de grec, mais surtout de latin et de français (voir les indications de Kemper dans le fichier du Göring Institut) et qui est à peu près doué pour les langues peut apprendre à parler un portugais passable après un séjour d'une demi-année dans le pays. Pour dresser une image complète, j'aimerais néanmoins mentionner que selon les souvenirs de son fils Jochen, Kemper recourait à l'aide de la collègue/analysante Gisela Kirchhauf après la fin de la guerre à Berlin pour le travail psychothérapeutique avec les patients anglais. Pour cette raison, il n'exclut pas cette possibilité avec certitude pour les premières analyses de Kemper à Rio. Il est incontestable que Kemper se servait assez longtemps de son collègue médical et, plus tard, analysant, Luiz Guimarães Dahlheim, comme interprète dans ses séminaires à Rio.

¹⁷ Il est étonnant que Roudinesco et Plon rapportent cette rumeur. La contradiction laisse penser implicitement à la possibilité qu'au sein d'une dictature, les positions extérieures d'une personne ne correspondent pas nécessairement à ses convictions intérieures. Cette idée semble néanmoins tout à fait étrangère à Roudinesco et Plon, en ce qui concerne Kemper. Elle imposerait une évaluation plus différenciée de son comportement.

Allemagne en octobre 1946 en tant que délégué d'une organisation alliée¹⁸. Il devait retrouver des opposants au régime nazi intéressés par la reconstruction d'une Allemagne démocratique. Au cours de ses entretiens « avec les membres directeurs de la société allemande de psychanalyse » à Berlin, il devait découvrir si parmi eux, se trouvaient des membres susceptibles d'une future collaboration, ou si parmi les personnes interrogées il s'en trouvait dont les conceptions et les facultés témoignaient de l'influence des 12 ans de régime nazi.

L'avis de Rickman sur Kemper fut globalement positif, en comparaison du jugement porté sur certains autres membres de la DPG. Il mentionne même dans un commentaire conclusif que si Sodome et Gomorrhe avaient dû être sauvés par un juste, seules trois personnes s'y qualifiaient à Berlin : Käthe Dräger, Margarete Steinbach et Kemper.

Exception faite de cette remarque de Rickman, il n'existe pas la moindre preuve que Kemper ait été communiste lors du « troisième Reich ». Par contre, Rickman ignorait que Mme. Dräger était communiste¹⁹. En ce qui concerne Kemper, il semble plutôt étonnant, voire franchement irritant de constater qu'avant et après 1933 il avait pour amis plusieurs collègues socialistes et communistes, sans que leur pensée politique ait eu la moindre signification pour lui.

Roudinesco et Plon semblent poser comme une évidence le fait que si Kemper n'a pas été communiste avant la guerre, il l'a du moins été après la guerre.

« Après la capitulation de l'Allemagne, Kemper se transforma en militant marxiste et prit part avec Schultz-Hencke à une réunion de psychiatres dans la partie est de Berlin occupée par les troupes soviétiques. Il contribua ainsi à la reconstruction dans la République Démocratique Allemande (DDR) d'une école de psychothérapie de type pavlovien visant à liquider le freudisme. Après avoir collaboré avec le nazisme à la destruction de la psychanalyse pour cause de judéité, il contribua donc avec autant de zèle à la politique de rejet stalinien des thèses freudiennes qui allait s'étendre à tous les pays dominés par le socialisme d'inspiration soviétique au lendemain du partage de Yalta. »

Les auteurs ne se donnent même pas la peine d'apporter les preuves de leurs affirmations. Je reviendrai sur les affirmations concernant le rôle de Kemper au sein du « Troisième Reich » plus loin. La réunion mentionnée peut être rapportée à deux événements différents. En novembre 1946, Kemper et Schultz-Hencke participent à une « discussion de travail » des neurologues et psychiatres de la zone d'occupation soviétique. Tous les deux y présentent un exposé. Dans sa contribution, Kemper s'intéresse de manière détaillée au rapport entre psychiatrie et psychothérapie et il se réjouit en outre que le congrès ait laissé la place à deux

¹⁸ En collaboration avec Money-Kyrle, un anthropologue et psychanalyste de la « German Research Branch ». Voir King, 1988. On y trouve également une mention de Rickman dans le rapport.

¹⁹ Voir également à ce propos Lockett, 1994, p. 188. Le fait que les jugements de Rickman ne soient pas crédibles amoindrit évidemment aussi l'avis positif qu'il avait de Kemper. Roudinesco et Plon reprochent à Rickman d'avoir fait de Kemper « un portrait élogieux sans jamais s'interroger sur ses ambiguïtés, ses silences et sa capacité à manier les énigmes. » (p. 566)

exposés sur ce sujet ; on peut donc en déduire tout l'intérêt que Kemper attribue à sa participation (Höck, 1979, p. 9).

L'autre événement est le premier congrès scientifique des psychiatres et neurologues en zone d'occupation soviétique fin mai 1948²⁰. Plus de 350 psychiatres et neurologues de toute l'Allemagne y participent. La troisième journée du congrès a comme thème la « psychothérapie et la psychologie médicale ». À côté de Kemper et de Schultz-Hencke, y interviennent, entre autres, Schwidder, Kühnel, et Mette. Le discours de Kemper conclut cette journée.

Néanmoins, rien de tout cela ne permet de déduire un quelconque engagement communiste de sa part. L'hypothèse de la création d'une école psychothérapeutique de type pavlovien en RDA est totalement à exclure, pour la simple raison que l'échec de la politique allemande commune des quatre alliés n'a été définitif qu'en 1947 et que la RDA n'a été fondée qu'en octobre 1949. Par ailleurs, les efforts de transformation matérialiste de la psychologie datent du début des années 50 dans ce pays²¹. Il n'y est quasiment pas question de Pavlov avant les années 50²².

Mais exception faite de ces données historiques, il s'est néanmoins parfaitement avéré qu'après la guerre, le dévouement et la force de travail de Kemper furent entièrement consacrés à la création et à la reconstruction d'institutions au sein desquelles il occupait des positions directrices (Wunderlich, 1991). Dès le 14 mai 1945, il initiait ainsi, en collaboration avec Schultz-Hencke, la création d'un « institut de psychopathologie et de psychothérapie », ce qui représentait une nouvelle fondation de « l'institut pour la recherche psychologique et la psychothérapie » et qui, selon l'idée de Kemper, devait se limiter essentiellement aux fonctions polycliniques de ce dernier. La formation psychothérapique systématique devait avoir lieu dans une autre institution. Au mois de mars de l'année suivante, l'Institut fut repris par la compagnie d'assurance de Berlin (VAB) et fut renommé « Institut central pour affections psychogéniques de la VAB ».

En 1946, Kemper fonde également le « comité des maîtres de conférences de Berlin », devenu en 1947 « Institut pour la psychothérapie ». J'ai déjà mentionné sa participation à la création de la nouvelle « DPG », ainsi que son élection au titre du troisième président en 1945.

L'affirmation que Kemper aurait collaboré à la construction d'une école psychothérapeutique pavlovienne pour liquider le freudisme semble fausse si l'on

²⁰ Datée erronément de 1949 par Cooks. À cette époque, Kemper se trouvait déjà au Brésil.

²¹ (Schunter-Kleemann, 1980) Pour la phase pavlovienne voir également Höck, 1979 et Ernst, 1997. Si Kemper avait été intéressé par une carrière à Berlin-Est, il n'aurait probablement pas renoncé à la proposition d'assumer la direction et un poste de professeur au sein d'une polyclinique qui devait être construite dans le cadre de la clinique psychiatrique de l'Université Humboldt. Voir Wunderlich, 1991, p. 110.

²² Schultz-Hencke semble toutefois avoir spéculé sur un tel intérêt. Voir Schultz-Hencke, 1946, et Kohte-Mayer, 1998. Mais Kemper s'était déjà intéressé à Pavlov bien avant, à l'« Institut Göring » (Cocks, 1975).

tient également compte de l'orientation scientifique de ses écrits. Il s'y avère essentiellement freudien. Il s'est considéré lui-même comme un « élève orthodoxe de Freud » (Kemper 1955, p. 197). Par ailleurs, il faudrait également lui reprocher un certain éclectisme qui s'avère constant chez lui. Ainsi, Edith Jacobson l'avait introduit assez tôt au petit cercle « interconfessionnel » de psychothérapeutes issus de différentes écoles ou détachés des écoles, auquel Schultz-Hencke participait également (Kemper, 1973b). Kemper n'a cessé de souligner que la collaboration forcée de psychothérapeutes d'orientations très diverses à l'« Institut Göring » avait également ses bons côtés. De cette manière, on aurait été contraint de se confronter aux positions des autres²³. Pendant son séjour à Rio, les cours théoriques de sa société psychanalytique tenaient également compte de Adler, de Jung et de Schultz-Hencke, parmi d'autres (Sério, 1998, p. 230). La supposition d'un prétendu pavlovisme de Kemper paraît par ailleurs difficilement plausible au lecteur attentif du *Dictionnaire* quand il y lit, à un autre endroit, que Ernest Jones avait envoyé Kemper au Brésil pour y propager le « freudisme »²⁴.

Kemper et Rittmeister

L'affirmation que Kemper n'aurait jamais expliqué son rôle dans l'arrestation de Rittmeister revient à une grave suspicion. Elle est formulée de manière encore plus explicite dans l'article sur Rittmeister rédigé par Roudinesco et Plon :

« Il est difficile de savoir dans quelles conditions Rittmeister fut arrêté par la Gestapo avec sa femme le 26 septembre 1942. A-t-il été dénoncé par Werner Kemper, ou fut-il simplement pris dans la rafle déclenchée contre l'Orchestre rouge après l'arrestation de Schulze-Boysen un mois auparavant ? Le rôle joué dans cette affaire par Werner Kemper est loin d'être éclairci. Kemper avait en analyse aussi bien Rittmeister qu'Erna, la femme de Matthias Heinrich Göring. Dans son autobiographie, il prétendra avoir « protégé » Rittmeister en usant auprès de Matthias de l'influence transférentielle qu'il avait acquise sur Erna. Mais si c'était le cas, pourquoi celui-ci ne fut-il pas prévenu de l'imminence de son arrestation ? » (p. 906).

En effet, Kemper raconte que « Mme. Göring, par exemple, lorsqu'elle avait des informations que parmi nous quelqu'un était menacé, passait de manière discrète des consignes insignifiantes, mais qui étaient suffisamment compréhensibles pour

²³ Il est possible que ceux qui étaient intéressés par la théorie marxiste aimaient entendre de telles conceptions (Cocks, 1997, p. 358). Mais cela ne permet pas d'en déduire une orientation marxiste chez Kemper.

²⁴ Peut-être le reproche du pavlovisme a-t-il son origine dans le fait que les convictions de Schultz-Hencke sont supposées également être celles de Kemper avec qui il était resté ami jusqu'à sa mort. On remarque que les reproches cités ci-dessus à l'égard de Kemper – nazi, communiste, antisémite – se retrouvent mot par mot dans le passage de Roudinesco et Plon sur Schultz-Hencke. Je ne peux pas entrer dans le détail de la question ici.

qui savait entendre²⁵. » La question de RP à savoir pourquoi Kemper n'a pas averti Rittmeister, laisse manifestement entrevoir une conception assez naïve de la chaîne de communication allant de la Gestapo à l'analyste Kemper en passant par Hermann Göring, le cousin Matthias Göring, et l'épouse et analysante Erna Göring dans le contexte de la dictature. En tout cas, les auteurs auraient dû consacrer un peu plus d'efforts à la recherche de la vérité face à une suspicion de dénonciation aussi grave. Même l'affirmation que dans son autobiographie, Kemper aurait écrit avoir « protégé » Rittmeister est fausse.

Par ailleurs, l'histoire de l'Orchestre rouge a été relativement bien étudiée et même la biographie de Rittmeister fournit suffisamment de matériel pour réfuter de telles spéculations²⁶. Les événements qui ont conduit à l'arrestation de Rittmeister sont bien connus. Depuis la mi-juillet 1942, Schulze-Boysen, Hernack et Kuckhoff étaient surveillés par la Gestapo et leurs téléphones étaient sur écoute. Les arrestations commencèrent fin août. Schulze-Boysen fut la première victime. Liane Berkowitz, qui appartenait au groupe de Rittmeister, en informa John et Eva Rittmeister. Ainsi, ils réussirent à détruire presque tous les documents accablants (Trepper, 1975, p. 353 ; Tuchel, 1992, p. 95). L'arrestation eut lieu le matin du 29 septembre 1942 vers 6 heures au domicile de Rittmeister.

Il s'avéra aussi qu'après l'arrestation de Rittmeister, Kemper ne se comporta nullement comme Göring l'avait exigé des membres de son Institut. Il fut le seul à ne pas interrompre son contact avec Rittmeister et lui écrivit plus d'une fois à sa prison. Une partie des notes que Rittmeister crayonnait péniblement sur du papier à sachet concernait son débat avec Kemper²⁷. Il y est même question, mis à part quelques remarques très critiques sur Kemper, du « témoignage de Kemper, parmi d'autres ». Au début, Rittmeister évaluait sa situation de manière encore optimiste et « attendait tellement de choses de Kemper », c'est-à-dire « qu'il réussisse à convaincre aussi bien la Gestapo que Göring de mon innocence » (*loc. cit.*, p. 55). Kemper lui-même affirme avoir tenté vainement de le visiter en prison avec l'aide du prêtre de la prison la veille de son exécution (Kemper, 1967)²⁸. Il a rendu visite

²⁵ Je cite d'après les extraits de l'enregistrement sonore d'une conférence de Kemper, faite à Berlin le 22.09.1973, et qui ont trait à l'époque entre 1933 et les premières années d'après guerre. Je remercie le Dr Alfred Köhler de Berlin d'avoir mis à disposition ces extraits.

²⁶ Pour la suite, voir Blank, 1979 ; Copi, 1994 ; Gieble, 1992 ; Höhne, 1972 ; Perrault, 1990 ; Scheel, 1993 ; Trepper, 1975 ; Tuchel, 1992 ; ainsi que Bräutigam, 1992 ; Bräutigam, 1998 ; Gostomski ; Loch, 1969, ; Kemper, 1968 ; Müller-Braunschweig, 1949 ; Schulz, 1981 ; Teller, 1992 ; Rittmeister, 1992.

²⁷ Les notes que Rittmeister avait faites en prison ont été recopiées fin des années soixante par sa veuve et son frère Wolfgang en vue d'une publication. Néanmoins, aucun éditeur ne s'y prêtait à cette époque pour des raisons politiques (Teller, 1992) ! Avant cela, une partie des notes de Rittmeister a été publiée dans des revues (Rittmeister, 1949 ; Rittmeister-Hildebrand, 1985). Ces notes ne correspondent pas complètement à celles reproduites par Teller.

²⁸ Le prêtre de la prison était Harald Poelchau, engagé dans la résistance, venant de commencer sa formation à l'Institut et analysant de Boehm. D'après son impression, l'Institut n'était pas mis au pas du régime nazi « et même le nom et l'œuvre de Freud n'y étaient pas méprisés » (Poelchau, 1963). Une lettre de Kemper datant des années 1967 (Kemper, 1967) donne l'impression qu'à ce moment, il ne semblait pas encore ou plus savoir de quoi Rittmeister avait été accusé. Il y affirme

en prison à l'épouse de Rittmeister, d'abord libérée, puis arrêtée de nouveau et condamnée à cinq ans de réclusion. Lors de sa libération, elle se rendit chez à Kemper à Berlin et passa la nuit dans sa maison²⁹.

Ces faits ne sont pas étonnants si l'on considère que Rittmeister et Kemper étaient amis et que leurs deux familles entretenaient des contacts sociaux amicaux. En plus, Kemper était l'analyste didacticien de Rittmeister, qui continuait de discuter de manière très critique avec lui alors qu'il était déjà en prison. Il critiquait ses tendances jungiennes d'une part et sa surestimation des problèmes sexuels de l'autre : « si ceux-ci étaient en ordre, le reste suivrait ». Kemper serait « bien orienté pour les inhibitions et positions grossières, mais pas pour les plus subtiles qu'il faut expressément demander, nommer avant de pouvoir les corriger ensuite ». « Il n'a pas de connaissance abstraite d'idéaux, de discipline, de règle de vie, même s'il dispose d'une adaptation pratique à celles-ci pour l'usage domestique. » Pour Rittmeister l'analyse chez Kemper « était [ainsi] devenue en quelque sorte vide de sens et passait à côté de l'essentiel » (Teller, 1992, p. 106).

Mais ces critiques s'adressaient à l'analyste et non pas à l'ami. Les notes de Rittmeister ne permettent pas de savoir à quoi se référait la note concernant le « témoignage » de Kemper. La déception de ses espoirs en Kemper ne semble pas avoir diminué son estimation pour ce dernier. Peu de temps avant son exécution, il conseillait encore à son frère dans une lettre d'adieu de s'adresser au Dr Kemper « qui me connaît si bien et qui sait toutes mes complications de caractère » (Teller, 1992, p. 168). En effet, vu la signification politique de cette résistance au régime politique, vu l'étendue de la destruction de la « Rote Kapelle » à laquelle on rattachait le petit groupe de résistance autour de Rittmeister et vu les accusations contre Rittmeister lui-même - « préparation à la haute trahison et l'appui de l'ennemi » -, il n'est pas plausible de penser que Kemper aurait pu éviter le pire grâce à son « témoignage »³⁰.

Plusieurs années après la fin du régime nazi, Kemper fait, au sujet de Rittmeister, des remarques qui confirment que le destin de celui-ci ne lui avait certainement pas été indifférent. En 1968, il attire l'attention de la revue psychanalytique *Psyche* sur le 25^e anniversaire de la mort de Rittmeister³¹. Kemper y rédige un article nécrologique. Il y est distant mais compatissant³². Il est frappant de

par erreur que Rittmeister « a été jugé et exécuté par la cour populaire de justice de Freisler pour être membre d'un groupe de résistance ayant participé à l'attentat de Hitler ». (Kemper a rajouté cette lettre à une lettre adressée à K. R. Eissler. Je remercie le Dr Michael Schröter (Berlin) d'avoir bien voulu mettre à ma disposition ces deux lettres.)

²⁹ Communication personnelle du 23.03.1998.

³⁰ Cocks est de l'avis que l'influence du chef de l'Institut Göring et sa relation à son neveu le « *Reichsfeldmarschall* » n'auraient pas suffi pour sauver la vie de Rittmeister, même s'il l'avait vraiment voulu.

³¹ En conséquence, cette dernière a publié l'un des articles de Rittmeister en guise de commémoration (Rittmeister, 1936/1968/1985).

³² Kemper semble soumettre sa propre vision des choses à Rittmeister quand il écrit que ce dernier a « éprouvé une joie et une satisfaction particulières » quand il est devenu directeur de la polyclinique. Voir les notes de prison de Rittmeister datant du 08.11.1942.

constater néanmoins qu'il ne met pas les qualités caractérielles de Rittmeister en rapport avec sa résistance au régime nazi. Il mentionne bien que Rittmeister parle de la tâche de la « suppression de la détresse sociale et de la souffrance des sans protection » (Rittmeister, 1936/1985), mais ne rapporte la « tâche humaniste » à laquelle s'attelait Rittmeister qu'à son activité médicale, non à son activité politique³³.

Dans une lettre datant de 1974, Kemper reconnaît ne pas avoir « suffisamment rendu justice » à la tâche d'analyste de Rittmeister, tout au moins pas autant qu'il « pourrait le faire aujourd'hui ». « Un doute qui pèse d'autant plus lourd qu'apparaît le nouveau doute à savoir si un résultat différent aurait été souhaitable dans l'intérêt de la bonne cause qu'il défendait. Il s'agit toujours d'un jeu d'équilibre où l'on peut tomber d'un côté ou de l'autre. » (cité dans Schulz, 1981, p. 19). Kemper semble penser qu'une analyse mieux réussie de Rittmeister aurait éventuellement pu l'empêcher de se consacrer à la « bonne cause », c'est-à-dire de se mettre en danger en raison de sa résistance politique. Formulé de manière plus drastique : un Rittmeister moins névrotique n'aurait pas fait de résistance contre le régime en y risquant et en y perdant sa vie. Néanmoins, on supposera difficilement que les personnes saines ne risquent pas leur vie dans le combat contre des régimes totalitaires³⁴. La compréhension que Kemper avait de l'engagement politique de Rittmeister semble en effet limitée.

Carriériste

L'affirmation que Kemper serait resté un « obscur fonctionnaire » s'il n'avait pas fait carrière pendant le règne nazi paraît peu plausible eu égard à ses travaux. Le sévère Fenichel qui le connaissait bien du fait des 150 heures de supervision, des contextes de travail communs ainsi que du « séminaire d'enfants » pensait déjà du jeune Kemper qu'il était « assurément très doué »³⁵. Il s'est avéré être un auteur très productif tout au long de sa vie. Il s'est exprimé avec compétence sur une multiplicité de thèmes dans un très grand nombre de publications scientifiques ; dont plusieurs livres. Certains ont atteint un grand public³⁶. Par ailleurs, il était un

³³ Il n'est en effet pas exclu que Kemper n'entraît pas dans les questions politiques de la biographie de Rittmeister parce que même à cette époque, elles restaient un sujet épineux. Le groupe autour de Harro Schulze-Boysen, et c'est-à-dire Rittmeister étaient diffamés comme groupe d'espionnage téléguidé par la Russie soviétique. Hermanns rapporte que lors de ses recherches parmi d'anciens membres de la DPG il découvrit « un vieux ressentiment à l'égard de Rittmeister » « avec l'idée que ce dernier n'aurait travaillé que comme espion des russes et ainsi trahi la patrie et mis en danger la survie de la psychanalyse au sein du Reichsinstitut » (Hermanns, 1991). Comme nous l'avons déjà mentionné, même de nos jours, Rittmeister est toujours désigné de « militant communiste » (Roudinesco, Plon, 1997).

³⁴ Voir cette problématique dans Füchtner, 1978.

³⁵ Circulaire de mars 1934 (Fenichel, 1998). Les circulaires de Fenichel citées dans la suite se réfèrent également à Fenichel, 1998.

³⁶ Parmi les spécialistes il a acquis une notoriété grâce à son livre *Les troubles de la capacité d'aimer chez la femme* (Kemper, 1942, 1947). Son livre sur le rêve a été publié comme l'un des

organisateur infatigable dans l'Allemagne d'après-guerre et au Brésil. Outre son travail comme analyste et analyste didacticien, il avait également fondé et collaboré à plusieurs Institutions psychanalytiques et participé à de nombreux contextes de travail internationaux. À Rio, il a été l'un des pionniers de l'analyse de groupe, entre autres. Il avait une capacité de travail impressionnante.

Il est néanmoins tout à fait juste d'accuser Kemper d'avoir fait carrière à l'époque du nazisme ; du moins d'un certain point de vue. Il a fait sa carrière au sein de la DPG. Que de manière bien plus rapide que d'habitude il soit devenu membre à part entière et contrôleur des comptes après sa formation, s'explique certainement dans le contexte de la discrimination et puis de l'exclusion des membres juifs³⁷. Il en est de même de son admission au sein de la commission de formation l'année suivante³⁸. En tant que membre « aryen », il lui suffisait de ne pas dire « non » pour monter en grade. Le fait qu'il se soit finalement fait élire au conseil d'administration en 1936, à la suite de l'exclusion des membres juifs, est particulièrement accablant. Il a énormément facilité l'adaptation de la DPG à la dictature nazie. Kemper aurait pu se soustraire à ces tâches sans pour autant se mettre en danger politiquement³⁹. Au plus tard à cette époque, il aurait pu se rendre compte de la nature du régime auquel la DPG et lui-même s'adaptaient. Mais il concevait ce mouvement comme une « solution substitutive passagère et nécessaire » (Kemper, 1973b, p. 272). Plus tard, il conçoit l'alternative de la manière suivante : « nous taire complètement et laisser tomber dans l'oubli l'ensemble des connaissances au sein de la communauté scientifique, ou alors, essayer de les garder vivantes, peut-être même de les augmenter malgré les interdits extérieurs, les communiquer au monde extérieur même sans référence explicite à leurs auteurs honnis, et dans un langage tel qu'elles soient de nouveau accessibles à ceux qui y étaient ouverts et intéressés » (Kemper, 1942/1975, p. XIII)⁴⁰. Après-coup, il se référait également à Freud lui-même qui aurait déclaré qu'il n'était pas important que « son nom soit cité, mais que son œuvre soit bien

premiers volumes de la série à succès « *Rowohlts Deutsche Enzyklopädie* ». Je n'ai pas repris toutes ses publications dans ma notice bibliographique.

³⁷ Voir les circulaires de mars et d'avril 1934 (Fenichel, 1998). En 1932/33 seul 9 des 56 membres de la DPG étaient « aryens » (Brecht, 1988).

³⁸ En août 1934, 24 membres ordinaires sur 36 avaient déjà quitté l'Allemagne. Parmi les 12 enseignants, seuls deux restaient (Brecht *et alii*, 1952, p. 64). Voir également à ce propos la lettre de Jones à Anna Freud dans Steiner, 1989, p. 607.

³⁹ Pour ce faire, il aurait dû s'opposer à la politique d'adaptation de Boehm, Müller-Braunschweig et de Ernest Jones. Par la suite, il n'aurait certainement plus pu travailler à l'abri de ses devoirs militaires et des autres contraintes du régime. Pour les détails de la politique d'adaptation du président de l'IPA, Ernest Jones, de Anna Freud et d'autres, voir Nitschke, 1990 ; mais également Brecht, 1987 ; Brecht 1985² ; Friedrich, 1987 ; Locket, 1985 ; Locket, 1994 ; Müller-Braunschweig, 1949 ; Nitschke, 1992 ; Nitschke, 1998 ; Schröter, 1998 ; Sterba, 1982/1985.

⁴⁰ Très peu nombreux étaient les collègues « aryens » qui se solidarisaient avec les psychanalystes juifs et émigraient. Le plus connue est Berhard Kamm. Müller cite six autres noms (Müller, 2000, p. 83). Voir également Locket, 1985.

représentée » (*ibid.*). Il met en doute rétrospectivement, que tel ait été le cas.⁴¹ Le plus important pour Kemper était la continuation du travail de la polyclinique de l'ancien institut de Berlin et la possibilité d'y protéger, à des multiples occasions, des patients de la persécution par le régime. En égard à son évaluation du contexte politique, il confesse plus tard que « l'ignorance initiale nous semble difficilement compréhensible aujourd'hui » (Kemper, 1973b, p. 271)⁴².

De son vivant, Kemper n'a probablement été accusé de carriérisme que par rapport à sa carrière ascendante au sien de la DPG⁴³. Cette accusation ne s'appliquerait pas à son travail au sein de l'« Institut Göring ». Jusqu'en 1942, il n'a pas été en permanence associé à l'Institut. Lorsque plus tard il fut nommé successeur de Rittmeister comme directeur de la polyclinique, il ne représentait nullement le candidat souhaité par Göring. Ce dernier aurait préféré accorder le poste à Scheunert qui, contrairement à un Kemper plus âgé, n'avait pas été libéré de ses obligations militaires. Göring néanmoins a fini par le nommer vu le besoin qu'il en avait à l'Institut en raison de ses qualifications⁴⁴.

Antisémitisme

Les propos de Kemper n'ont jamais rien laissé paraître d'antisémite. Il avait plusieurs amis juifs. Wilhelm Reich en est un exemple. Il l'a également aidé à fuir d'Allemagne, selon ses propres dires et ceux de sa femme⁴⁵. Même en été 1939, quelques jours avant le départ de Reich pour les Etats-Unis, et à l'occasion d'une réunion de son groupe de travail danois et norvégien, il lui rendit visite dans une station balnéaire non loin de Copenhague⁴⁶. Cette relation amicale lui a valu son premier « care package » après la guerre. Depuis les premières années à Berlin, il

⁴¹ « Si l'on peut vraiment travailler de manière psychanalytique dans un tel Institut est un autre problème. » (Kemper, 1973b).

⁴² Il était même suffisamment honnête pour avouer dans un entretien qu'il n'était pas sûr de ne pas avoir soutenu les nazis en 1933, s'il avait été politique (Cocks, 1985, p. 18 et p. 53). Mais peu de temps après la « prise de pouvoir » des nazis, il était suffisamment politique pour envoyer régulièrement des rapports à Fenichel en exil. Malgré l'insistance de Göring plus tard, il n'a pas rejoint le parti.

⁴³ J'étaye mon hypothèse entre autres sur un manuscrit inédit « Da biographia de W.W. Kemper » qui représente probablement une version précoce de l'autobiographie. Il fait partie des nombreux documents que Nadia Maria Sério a généreusement mis à ma disposition.

⁴⁴ Annemarie Dührssen (1994, p. 181) suppose que Schultz-Hencke ne se qualifiait pas pour ce poste comme il était marié à une non-aryenne. Dans ce contexte, le fait que la polyclinique a été élargie à partir de 1942 jouait également un rôle (Dräger, 1971, p. 265).

⁴⁵ (Kemper, 1967) Il indique également avoir aidé Lotte Liebeck. En ce qui concerne Reich, Mme Kemper l'a également mentionné à son fils Jochen. (Voir Sério, 1998, p. 250)

⁴⁶ Il profitait de l'occasion de se laisser démontrer sa « végéto-thérapie » par Reich au moyen de sessions quotidiennes d'une heure (Kemper, 1973b, p. 324). C'est peut-être la raison pour laquelle à Rio, on prétend qu'il s'est fait analyser de nouveau par Reich. (Voir Sério, 1998, p. 39.)

a été lié à Edith Jacobson par « un profond rapport d'amitié » (*op.cit.*, p. 270), qui survécut également l'époque nazie⁴⁷.

Parmi les propos de Kemper lors de l'époque nazie, il y en a un de particulièrement intéressant dans ce contexte. Lors d'un congrès de la « société médicale de psychothérapie » en 1938, il a défendu la psychologie des profondeurs contre les attaques des représentants de la psychiatrie (Kemper, 1938). Ces attaques avaient « deux raisons, motivées de différentes manières ». La première se rapporterait à l'idée que le savoir de la psychologie des profondeurs aurait été acquis au moyen d'une méthode qui « ne résisterait pas à une critique exacte au sens de la méthodologie courante de l'activité scientifique ». Plus important serait néanmoins le second motif : « Les créateurs et représentants principaux de cette psychologie des profondeurs analytique auraient trop fréquemment été juifs (ou exposés à l'influence juive), de même que ses expériences seraient issues de patients juifs. Il en résulterait qu'ils ne pourraient correspondre à l'essence la plus profonde des allemands, et qu'ils devraient être récusés⁴⁸. » Kemper poursuit :

« Aussi incontestable qu'a été l'influence des juifs en effet, particulièrement lors de la naissance de la psychothérapie, il est malheureusement impossible de s'intéresser à ce second motif. » C'est-à-dire qu'il annula la discussion sur ce thème sans en donner d'autre raison. Mais il y rajouta la remarque suivante :

« Il faudrait néanmoins rappeler les grands penseurs allemands Leibniz, Goethe, Carus et plus particulièrement Nietzsche dont les réflexions géniales se présentent souvent comme anticipations intuitives (avant toute psychologie des profondeurs analytique) de ce que plus tard, la psychologie des profondeurs devait rassembler bout par bout. »

Dans la mesure où il essayait d'appuyer la justesse et la signification de la psychologie des profondeurs sur leur correspondance avec les anticipations géniales des « grands penseurs allemands », il rejoignait certainement l'argument de ses collègues antisémites. Mais s'il était antisémite lui-même, il n'y aurait en effet eu aucune raison de ne pas proférer quelques formules antisémites à cette occasion.

Au sujet de l'attitude de Kemper lors de l'exclusion des membres juifs de la DPG, aucune conclusion claire ne peut en être tirée. Cette question faisait également l'objet de vifs débats parmi les membres juifs. Des réflexions tactiques y jouaient un rôle considérable. Cependant, Kemper ne s'en est pas moins comporté de manière rebutante et choquante envers ses collègues juifs. Fenichel affirmait dans une circulaire qu'en tant que membre du conseil d'administration, il obéissait manifestement de manière conséquente aux injonctions du président (Boehm) « de

⁴⁷ On pourrait tout aussi bien citer des indices de la période brésilienne qui contredisent l'hypothèse qu'il aurait été raciste en une quelconque manière. Maria Manhães, qui faisant partie du très petit nombre de psychanalystes noirs parmi les analystes brésiliens et qui était l'une des premières candidates à l'analyse didactique avec Kemper, m'assurait avec un sourire que Kemper n'était certainement pas raciste. (Entretien du 22.11.1994.)

⁴⁸ Un point de vue qui, comme on le sait, a été défendu par Jung à cette époque.

ne plus fréquenter les collègues juifs ». Ainsi, il n'avait pas seulement rompu le contact avec Thérèse Benedeck, qui émigra un peu plus tard, mais également avec Kamm, qui avait quitté la DPG par solidarité avec les membres juifs (Fenichel, circulaire du 23.04.36)⁴⁹. Fenichel était déçu par ce comportement, et cela d'autant plus qu'il avait pris connaissance d'un voyage de Kemper à l'étranger dont il n'avait pas profité pour le rencontrer ou le contacter par écrit. Plus tard, Fenichel mentionne avoir reçu un « message indirect » de Kemper lui demandant de « garder sa confiance en lui. Ils étaient contraints à la plus grande prudence ». Mais, commente Fenichel, « bien que cette nouvelle me réjouisse, elle ne peut pas, je pense, changer ma conviction que la prudence y dépasse de loin la mesure du nécessaire » (Fenichel, circulaire du 18.05.36). Après sa démission de la DPG, il regrette « de ne plus avoir désormais l'occasion de discuter avec Kemper de son comportement étrange, lors du prochain congrès. »

Cette occasion s'est néanmoins présentée lorsque Kemper participa, à la mi-mai 1937, au congrès des quatre nations à Budapest. Kemper y expliqua à Fenichel la situation à Berlin. « Dans l'intérêt de la préservation de l'Institut », Kemper croyait « vraiment nécessaire » la rupture « de tout contact personnel » (Fenichel, circulaire du 01.06.37). Néanmoins, Kemper n'a pas réussi à convaincre Fenichel de cette « nécessité », et ceci d'autant moins que Fenichel avait entendu affirmer un autre collègue berlinois être « toujours membre de l'association des médecins aussi bien que de l'association des neurologues et que seul les psychanalystes l'avaient exclu. » Kemper avait manifestement remarqué le scepticisme suscité par son explication et « essaya par la suite de démontrer sa crédibilité en s'engageant [...] pour Reich et Edith Jacobsohn lors d'une réunion publique. » Bien que déçu par Kemper et irrité à plusieurs reprises par ses rapports bien trop optimistes en provenance de Berlin, Fenichel a tout de même remarqué lorsque la DPG a quitté l'IPA en décembre 1938 : « Ce n'est pas dommage pour eux ! [...] C'est seulement dommage pour Kemper » (Fenichel, circulaire du 16.04.39).

Pour ce qu'il en est de l'attitude envers l'antisémitisme officiel et l'observation des « lois raciales », certains membres de l'Institut ne manifestaient apparemment pas un zèle exagéré. Ainsi en 1938/39, il y avait encore un candidat juif en « analyse didactique » avec Müller-Braunschweig, et dont la formation fut interrompue par son arrestation au camp de concentration de *Sachsenhausen* (Brecht, *et alii*, 1985², p. 168). En 1939/40 et même en 1941, Göring avertissait encore dans des circulaires que des juifs se faisaient toujours soigner (Wunderlich, 1991, p. 41). A partir de Septembre 1941, ce n'était plus possible, car tous les juifs étaient contraints de porter l'étoile jaune qui les rendait particulièrement identifiables⁵⁰.

⁴⁹ Kemper avait autrefois rencontré Kamm, Edith Jacobson et Lotte Liebeck quotidiennement au sein d'un petit groupe de travail pour discuter de leur travail (Kemper, 1973b, p. 270).

⁵⁰ Lockot mentionne une analyse didactique jungienne d'une analysante juive chez Schirren qui aurait même duré jusqu'en 1942 (Lockot, 1985, p. 176).

Même si de fait la question du traitement ou de la formation des juifs à l'Institut était devenue superflue, et bien que les membres de l'Institut étaient de toute manière contraints de travailler « dans le sens de la conception du monde national-socialiste », l'établissement en 1943 d'un critère raciste quant au traitement des patients a été une capitulation morale supplémentaire. Le questionnaire de la feuille de maladie conçue par Kemper en 1943 comprenait la question de l'appartenance raciale (Cocks, 1985, p. 181). Ainsi, la limitation du traitement psychothérapeutique aux patients « aryens » devenait la règle.

Kemper et Fenichel

Afin d'examiner la crédibilité des affirmations de Kemper sur l'époque nazie et, plus généralement, de juger de son intégrité, il est intéressant de se pencher sur les raisons qui, au printemps 1939, ont poussé Fenichel à penser que c'était dommage pour Kemper. Cette réflexion est importante quand on pense au format humain, scientifique et politique de Fenichel, et le moment où elle est émise ; c'est-à-dire à tous les événements problématiques qui se sont produits depuis 1933. Il ne fait aucun doute que Fenichel apprécie son superviseur et collègue Kemper⁵¹. Vu la naïveté politique de ce dernier, il est tout à fait remarquable qu'il aide Fenichel dans ses efforts pour organiser une certaine cohérence des psychanalystes de gauche et progressistes à partir des différents refuges de leur exil, et au moyen de circulaires secrètes – du moins par leur intention. Fenichel espérait entre autres que les discussions menées dans ces circulaires puissent devenir un « 'séminaire des enfants' écrit de la 'psychanalyse marxiste' » (Fenichel, circulaire du 12.02.35). Pour cela, il lui fallait des informateurs qui le tenaient au courant de ce qui se passait dans les différents pays. Kemper est un de ceux-ci pendant quelques années⁵².

En ce qui concerne les informateurs et destinataires de ses circulaires, Fenichel distinguait entre un cercle très restreint d'amis psychanalystes de gauche, parmi lesquels on trouve Georg Gerö, Nic Hoel, Edith Jacobson, Annie et (au début) Wilhelm Reich. Parallèlement, et durant les premières années, il existait un cercle extérieur de collègues qu'il répartissait de la manière suivante :

« a) les collègues devant être mis au courant de toutes les affaires importantes mais qui, par prudence, ne seront pas informés sur le comment de notre collaboration et qui par ailleurs n'assument pas de responsabilités. b) les

⁵¹ À ce propos, voir en guise d'illustration une photographie du congrès de l'IPV à Lucerne en août, où Fenichel se tient debout derrière un Kemper assis qu'il regarde amicalement dans les yeux avec un sourire. Dans Gidal, 1990, p. 56.

⁵² Conforme au rôle d'informateur est également le fait qu'il avait emmuré dans sa cave deux dossiers contenant la correspondance des psychanalystes juifs dirigeants Eitingon, Simmel, Bernfeld parmi d'autres, ainsi que des protocoles des négociations menées avec Ernest Jones lors de l'époque nazie. En 1948, il les a rendus au président de la DPG Müller-Braunschweig. Pour le destin de ces documents, voir Locket, 1994, p.12.

véritables sympathisants, c) ceux qui pourraient bientôt être comptés parmi les sympathisants. »

Fenichel comptait Kemper parmi les « véritables sympathisants », à côté de collègues comme Paula Heimann, Edith Buxbaum, Lotte Liebeck, etc. (Fenichel, circulaire d'avril 1934, p. 83).

Manifestement, il croyait son ancien supervisé intègre et digne de confiance. Mais à plusieurs reprises, il critique ses rapports comme trop optimistes. Cela a été le cas au sujet de la conviction de Kemper de pouvoir recruter des psychothérapeutes d'autres écoles (Fenichel, circulaire du 23.10.37). Il critique surtout les appréciations politiques erronées de Kemper :

« Je n'ai aucune confiance dans les rapports optimistes que notre collègue Kemper nous fait parvenir de Berlin de temps à autre. Car non seulement on empêche là les juifs de travailler, et analystes et patients ne peuvent pas se faire mutuellement confiance à cause du risque de dénonciation qui existe en permanence, mais encore dans ce pays l'intellectualisme est annihilé, on récompense la pensée erronée, et on fait des efforts pour rendre tous les gens idiots au lieu de les rendre intelligents » (Fenichel, circulaire du 25.06.38).

Ces critiques de Fenichel étaient certainement justifiées. La réflexion sur les rapports sociaux était aussi étrangère à Kemper que la pensée politique de Rittmeister. En conséquence, il n'a jamais compris le prix de sa propre manière de survivre.

En fin de compte, un événement particulier a probablement été déterminant pour l'attitude de Fenichel envers Kemper : la fuite de Edith Jacobson. Cette dernière avait été arrêtée en 1935 en raison de ses contacts avec le groupe de résistance social-démocrate « Neu Beginnen » (Nouveau Début). En 1938, elle avait réussi à fuir à Prague grâce à un séjour à l'hôpital. Tant qu'elle était en état d'arrestation, il n'y avait rien de plus important pour Fenichel que la libération de son ancienne analysante, collègue du « séminaire des enfants » et sympathisante politique. De cette époque datent les circulaires qui commençaient avec les dernières nouvelles d'Edith Jacobson. Dans son autobiographie, Kemper mentionne seulement l'avoir visité à deux prisons (Kemper, 1973b). Cela requiert une explication, car à cette époque, Kemper était en contact avec Fenichel et plusieurs indices montrent son implication dans la libération de Edith Jacobson. Ainsi, son fils Jochen soutient que son père y a participé⁵³. Edith Jacobson elle-même l'aurait confirmé au

⁵³ À ce propos, voir l'entretien de Nadia Sério avec Jochen Kemper (Sério, 198, p. 249). Cette indication en elle-même ne constituerait pas un indice suffisant. Bien que Jochen Kemper soit absolument crédible, la saga familiale de son souvenir s'est déjà avérée non pertinente dans d'autres contextes. (L'arrestation de Rittmeister sur le divan de Kemper au cours d'une séance.) Même le fait que Kemper et Jacobson sont restés amis durant toute leur vie ne fournit pas de preuve suffisante pour soustraire à tout critique le comportement de Kemper pendant la période nazie. Ainsi, dans ses souvenirs du vieux Institut Psychanalytique de Berlin, Jacobson atteste à Müller-Braunschweig qu'il mérite une « reconnaissance particulière » parce qu'il a réussi à préserver la doctrine psychanalytique sans compromis et sans « adaptations » à la situation politique (Jacobson, 1969). Cette affirmation n'est certainement pas juste. Voir à ce propos

psychanalyste brésilien Flávio Neves (Victor, 1996). Mais alors, pourquoi Kemper et son épouse n'ont mentionné que leur participation à la fuite de Reich et de Liebeck, sans mentionner Edith Jacobson ? Un entretien de la dernière survivante du groupe de Prague, qui a participé à la libération de Jacobson, Elisabeth Gero-Heymann, accordé à Thomas Müller, en offre une explication plausible. Selon elle, Fenichel lui aurait demandé de parler à Kemper à Berlin et de le convaincre de visiter Edith Jacobson en prison pour discuter avec elle de sa fuite. Kemper aurait refusé de le faire. Son épouse était enceinte et avait peur pour son mari. Gero-Heymann aurait fini par s'en occuper elle-même⁵⁴. Cette description des événements montre que Fenichel savait qu'il pouvait avoir une confiance absolue en Kemper et qu'il pouvait essayer de le faire participer à une conspiration en vue de libérer une collègue. Les raisons du refus de Kemper semblent plausibles et ont dû être acceptées par Fenichel. Quand il a exprimé ses regrets pour Kemper, ces événements dataient de plusieurs mois.

Idéologie nazie

L'accusation selon laquelle Kemper aurait « également consenti de manière implicite aux idées national-socialistes » à plusieurs reprises est particulièrement lourde (Friedrich in Brecht, *et alii*, 1985², p. 150). À penser que quelques unes des citations mentionnées ci-dessus datent à peu près de l'époque de la libération de Edith Jacobson, la question à savoir s'il ne s'agissait pas de concessions tactiques, de confessions prononcées du bout des lèvres semble pertinente. Dans ce qui suit, j'aimerais considérer les remarques de Kemper dans ce contexte. Mais je me rends compte qu'une réponse claire s'avère peut-être impossible.

Dans les publications des collègues de Kemper à l'Institut, on tombe fréquemment sur des éloges du « Führer », des remarques racistes, l'idéologie du sang et du sol ainsi que d'autres éléments de l'idéologie nazie. (Voir par exemple les contributions dans : Göring, 1934.) Chez Kemper on ne trouve rien de cela. Quand il manifeste son accord, il s'agit toujours de points singuliers, concrets dans le contexte de réflexions scientifiques. Mais une lecture attentive de ses formulations dans le contexte montre le recours systématique à un schéma du type « oui, mais », « bien que – tout de même » dans ses argumentations. Par ailleurs, ses concessions aux idées national-socialistes relèvent la plupart du temps de la tactique argumentative. Dans le contexte de la « querelle permanente » entre psychiatrie et psychothérapie, où Kemper défend consciemment « une revendication gonflée de manière inflationniste de la psychothérapie » (Kemper,

l'article de Müller-Braunschweig – « Psychanalyse et conception du monde » -, datant de 1933 et les commentaires de Dahmer et Hans Müller-Braunschweig dans Lohmann, 1984.

⁵⁴ À cette époque, Mme. Gero-Heymann vivait déjà en exil, mais visitait régulièrement ses parents à Berlin. La phrase correspondante de l'entretien dit: "I went to Kemper and he said he can't go. His wife was pregnant and she's afraid of something could happen to him" (Müller, 1998, p. 79).

1938), il doit parfois faire des concessions à la psychiatrie établie et conforme au régime, afin de susciter sa tolérance⁵⁵.

S'il mentionne à plusieurs reprises son accord avec la loi de la santé génétique (*Erbgesundheitsgesetzgebung*), c'est chaque fois avant ou après la présentation de son propre point de vue psychothérapeutique qui n'y correspond pas du tout. Ainsi, dans le contexte « de la querelle des limites entre psychiatrie et psychothérapie » il renvoie au fait que même dans les cas de « véritables psychoses » la « possibilité de traitement » psychothérapeutique est plus importante que ce que l'on admet couramment (Kemper, 1938). Ensuite, il s'empresse de ajouter :

« Toutefois il ne s'agit pas ici de propagande pour une psychothérapie générale des psychoses ou même d'une tentative pour rendre plus ou moins superflue la loi de la santé génétique. Au contraire : chaque psychothérapeute connaît le grand pourcentage de psychoses ou de tableaux cliniques proches de la psychose dans l'ascendance de ses patients névrotiques. Et c'est justement le psychothérapeute qui se bat quotidiennement avec la misère des névroses, qui saura saluer cette loi. Mais cela n'empêche en rien qu'une psychothérapie, enrichie par cette connaissance, devrait être mobilisée pour contribuer à la recherche sur les névroses. Et il n'est même pas besoin de mentionner la conséquence pratique qu'un psychotique, surtout s'il s'agit d'un personnage génial et exceptionnel, mérite un tel investissement thérapeutique intensif, aussi dans la perspective de réintégrer ainsi à la communauté ses extraordinaires talents. »

Il poursuit en rajoutant aussitôt une concession aux psychiatres concernant leur importance thérapeutique ainsi qu'une proposition de collaboration :

« Par ailleurs, il me semble que (dans le cas d'une sélection sévère des patients) la thérapie de choc à l'insuline et au cardiozol suivie de soins psychothérapeutiques a devant elle de grandes et importantes tâches et possibilités⁵⁶. »

Kemper reconnaît à plusieurs reprises que le point de vue de la « biologie nationale » est particulièrement important. Par la suite, il a relativisé cette concession à l'idéologie nazie. Ainsi, il a salué la « reprise du pouvoir par l'autre conception du monde »⁵⁷, « la redécouverte de la volonté perdue du retour à l'enfant » du point de vue de la « biologie populaire » et étant donné les

⁵⁵ Dräger appelle paradoxal le simple fait de l'existence d'un institut de psychothérapie sous le national-socialisme, « car la reconnaissance des névroses en tant que maladie et l'intérêt pour le psychisme de l'individu, de la vie intérieure de l'être humain étaient contraires à l'idéologie national-socialiste » (Dräger, 1971, p. 226)

⁵⁶ Cette coopération aurait signifié l'acceptation de la combinaison de tracasseries psychiatriques et de traitement psychothérapeutique. Des représentants réputés de la psychiatrie allemande mettaient alors de grands espoirs dans les thérapies de choc à l'aide d'insuline et de Cardiozol, développées dans les années trente pour le traitement des psychoses endogènes (Thom ; Caregorodcev, 1989 ; p. 137). Kemper n'était pas le seul psychanalyste à s'y intéresser (Müller, 2000, p. 157). Quand aux suites d'un tel traitement, comme la peur d'être détruit, les fractures résultant de contractions musculaires violentes, voir Verderber, 1996, p. 149.

⁵⁷ Une formulation étrange qui ne conviendrait pas tout à fait à un adepte convaincu de l'idéologie nazie.

« sacrifices de sang de la guerre » (Kemper, 1943). À la fin de l'article il se « permet » néanmoins d'attirer « ouvertement » l'attention sur le « danger » de donner la priorité absolue aux thèses de biologie nationale sur celle du droit de l'individu (Kemper, 1942/1975, p. 101).

Kemper a également affirmé que « les grandes méthodes psychothérapeutiques » devaient être réservées aux malades dont l'intérêt « justifie cet important investissement par rapport à l'ensemble du peuple » (Kemper, 1938). Cela ne concernerait pas seulement le cas du « petit nombre d'exceptions des véritables variantes génétiques négatives du type dégénéré constitutionnel » (Kemper, 1994). En affirmant cela, il ne pensait pas aux critères racistes et à l'euthanasie comme on pourrait le craindre en lisant ses formulations à diction nazie. Il pensait plutôt que de grands efforts psychothérapeutiques n'étaient pas nécessaires dans les « rares cas » de maladies génétiques. Cela devient plus clair dans la citation suivante :

« La question de savoir si un grand effort thérapeutique se justifie, ne dépend évidemment plus du symptôme particulier lié au trouble sexuel, mais doit être décidée en vertu du type et de la gravité des autres altérations de la personnalité. Le choix du psychothérapeute devra se limiter aux personnes qui pourront légitimer son effort thérapeutique. Il devra surtout exclure le type du génétiquement inférieur. Mais c'est justement ici que réapparaissent les décisions les plus difficiles sur le plan humain pour le médecin responsable. Aussi claire qu'une telle décision peut être dans le cas d'une vraie maladie génétique, aussi floues sont les frontières pour nous. » (Kemper, 1942/1975, p. 82).

Il traite encore de la « difficulté » de distinguer entre « l'originalité précieuse » et « les formes négatives inférieures » chez les patients et se réfère ensuite au « type de la fille frêle » décrite par un collègue (Speer, 1935) auquel on devrait déconseiller le mariage et la maternité en raison de sa constitution physique.

Ces phrases semblent également « conformes aux idées national-socialistes » (Friedrich). Néanmoins si l'on ne se concentre pas exclusivement sur la diction, mais si l'on tient également compte de leur contenu, les choses se présentent dans une lumière différente⁵⁸. En référence à la dernière citation, il y a lieu de penser que pour Kemper il s'agissait d'une sélection très différente de celle des nazis.

⁵⁸ Friedrich s'en tient seulement à la diction. Par ailleurs, il confond deux publications de Kemper. Il affirme que le livre dont est tiré la citation a été « retravaillé dans son essence et nettoyé des conceptions national-socialistes de la politique de la natalité, de la politique sociale et de la santé pour paraître sous le nouveau nom de 'Les troubles sexuels fonctionnels' » au cours des années cinquante. En réalité, le livre a paru à nouveau en 1967 sous son titre original et sans changements (Kemper, 1942/1975). Ensuite, il a paru une fois de plus en 1975 avec une nouvelle introduction et des références bibliographiques étendues, interdites lors du régime nazi. En dehors de cela, il n'y a à nouveau eu aucun changement sur le plan du texte. Je ne m'intéresserai pas à la question de savoir comment interpréter ce fait, face aux phrases prises comme indices de l'affinité idéologique de Kemper avec le régime nazi. Ce que Friedrich appelle « réédition » se rapporte en réalité à une autre publication de Kemper (Kemper, 1950/1974). Elle devait également paraître en 1943 comme contribution à un ouvrage collectif, mais n'était pas suffisamment « importante pour la guerre ». Elle a ensuite paru en 1949 dans une version retravaillée et complétée sous forme de livre.

Contrairement à Kemper, ces derniers ne voyaient aucune difficulté dans ce contexte et ceux qui étaient « sélectionnés » n'avaient pas droit aux conseils, mais étaient stérilisés ou assassinés.

La loi louée par Kemper faisait néanmoins partie de la législation qui servait à la création d'un « peuple dominant », et comprenait des interdictions du mariage, des placements forcés dans des services psychiatriques, des interruptions de grossesse, des stérilisations forcées et qui préparait les massacres de « vies indignes d'être vécues » et un « programme d'euthanasie » dont l'application à large échelle était prévue à partir de 1940. Dans ce sens, malgré ses réticences, ses louanges sont problématiques par principe. Cela vaut également pour l'autre point où Kemper défend sa position à l'aide d'arguments conformes au nazisme. En tant que telle, la revendication d'une « volonté d'enfants », le soutien de l'accroissement des naissances n'a rien de spécifiquement nazi. Ces deux points attestent l'empêchement idéologique de Kemper. Il semble plutôt douteux qu'ils attestent une affinité avec l'idéologie nazie si l'on tient compte de son comportement et des conditions politiques du moment⁵⁹.

Psychiatre militaire expert

Parmi les preuves de l'empêchement coupable de Kemper dans la barbarie nazie, on compte aussi le fait « qu'il a été psychiatre expert des troupes » et qu'en mai 1942, il a contribué à l'établissement des directives du traitement des névrosés de guerre. Il ne me semble pas sûr néanmoins que la signature « Dr Kemper, médecin chef » (Brecht, *et alii*, 1985², p. 153), tapée à la machine, puisse être attribuée à Werner Kemper. D'après ses propres dires, Kemper a été enrôlé au service de protection de l'aviation civile à Berlin « pendant à peu près un mois » au début de la guerre. Il en a été de même à nouveau fin 1940, mais « cette fois pour un an, non loin de Halle pour la protection des usines Leuna ». Pendant cette période, il utilise son temps libre pour la rédaction de son ouvrage « Les troubles de la capacité d'aimer chez la femme ». Le livre paraît début 1942. Après trois mois seulement, une réédition s'avère nécessaire. La préface de Kemper date du « début de l'été 1942 ». Kemper est lui-même allé chercher ses exemplaires d'auteur à Leipzig. Ensuite, il est libéré « plus d'un an pour raisons médicales » et suite à son rétablissement, il travaille de nouveau comme enseignant à l'Institut et

⁵⁹ La prudence exagérée de Kemper, mentionnée par Fenichel, porte également à croire à des aveux du bout des lèvres. Peut-être que Kemper était d'une nature craintive en général. C'est ce que pensaient certains collègues quant à sa peur devant l'occupation de Berlin est par les Russes et devant la venue d'une troisième guerre mondiale. Après son retour du Brésil, il y a lourdement protégé sa villa à l'aide de barreaux et de chaînes par peur de cambrioleurs. (Communication personnelle du Prof. Dr Eduard Jorswieck.) À cette époque, le fait qu'il ait agi ainsi à Berlin simplement parce qu'il y était habitué à Rio ne fournit pas une explication plausible.

comme remplaçant à la polyclinique⁶⁰. Ce n'est qu'à ce moment qu'il est incorporé comme sous-officier sanitaire par la *Wehrmacht*, compte-tenu de son grade de la Première Guerre Mondiale et du fait qu'entre-temps il est devenu médecin (Kemper, 1973b). La même année, il est libéré du service militaire et devient membre régulier de l'Institut.

Kemper était effectivement inscrit au fichier de l'« Institut Göring » avec le rang militaire de « sous-officier de réserve de l'artillerie de l'armée de terre ». Il n'est pas pensable que déjà en Mai 1942 Kemper soit devenu expert psychiatre. Même s'il a pu être nommé médecin officier (*Stabsarzt*) assez rapidement, il est peu probable qu'il ait pu être nommé médecin chef d'état-major (*Oberstabsarzt*) aussitôt⁶¹. L'hypothèse que la signature soit celle de Kemper, mais que son rang soit erroné à la suite de quelque méprise semble également peu probable. On trouve déjà un médecin chef d'état-major Kemper sur une liste de psychiatres experts datant d'avril 1942 (Riedesser ; Verderber, 1996, p. 110). À cette époque, Werner Kemper n'avait même pas encore été appelé au service militaire⁶².

Indépendamment de cela, nous devons nous intéresser aux directives mentionnées ci-dessus.⁶³ Les psychothérapeutes de l'Institut participaient aux discussions sur le traitement des névrosés de guerre. Bien que Kemper y ait été invité relativement tard, il aurait tout de même pu y participer. Mais il est peu probable que ce fut de manière directe⁶⁴. Par ailleurs, ces discussions sont aussi probantes

⁶⁰ Après novembre 1940, il est mentionné dans les activités du groupe de travail A pour la première fois le 1^{er} juin 1942.

⁶¹ Kemper n'était par ailleurs pas psychiatre et ne remplissait pas les conditions habituelles pour le poste du psychiatre expert. (À ce propos, voir Berger, 1998.) Pour Roth (1987), qui a étudié les documents relatifs à l'histoire des directives, il n'est pas établi « au-delà de tout doute » que la signature du médecin chef d'état-major (*Oberstabsarzt*) en question soit bien celle de Werner Kemper. Il n'a trouvé aucune mention de Kemper dans les protocoles de discussion. Le Kemper qu'il suppose avoir été Werner Kemper a, selon ses indications, travaillé comme médecin chef d'état-major (*Oberstabsarzt*) pendant un an. Un fait qui ne correspond pas du tout aux indications de l'autobiographie de Kemper.

⁶² Le médecin chef d'état-major (*Oberstabsarzt*) Dr Kemper figure également sur une liste de psychiatres experts des troupes avec deux autres psychiatres sur l'état du 07.05.1942 (BA-MA H 20/483a) que M. Alexander Neumann des archives militaires de Fribourg a aimablement mis à ma disposition. Mes tentatives de découvrir son identité au-delà du doute sont restées sans résultat, malgré l'aimable aide dont j'ai bénéficiée de la part de plusieurs institutions. Une seule chose est sûre : il y a eu plusieurs Dr Kemper au sein de la *Wehrmacht*, et parmi ceux-là au moins un médecin chef d'état-major Dr (Friedrich) Kemper. (Archives nationales de Aachen.) Malheureusement, le prénom ne manque pas seulement sur les deux listes mentionnées et dans les directives, rendant ainsi toute identification impossible.

⁶³ Le document ainsi que les discussions s'y référant ont également été mises à ma disposition par M. A. Neumann du projet-VW des archives militaires de Fribourg.

⁶⁴ Friedrich (1987) affirme, sans fournir aucune preuve, que Kemper aurait participé à leur élaboration comme « représentant du directeur », c'est-à-dire Göring. Ce qui s'avérerait également assez étrange comme à cette époque, Kemper n'était pas encore pleinement rattaché à l'Institut et devait s'acquitter d'autres tâches. D'autres membres de l'Institut, qui étaient psychiatres et connaissaient la problématique, auraient été mieux appropriés.

quant à la crédibilité des affirmations de Kemper et de quelques uns de ses collègues concernant la protection des névrosés de guerre à plusieurs reprises. Ces directives visaient à éviter « les réactions psychiques anormales » qui s'étaient déjà présentées lors de la première guerre mondiale et qui en raison de leur « caractère psychiquement infectieux » « endommagent considérablement la force de frappe des troupes »⁶⁵. Les recommandations auxquelles parviennent les auteurs après quelques réflexions terminologiques et l'exclusion de psychopathes manifestes entre autres, restent néanmoins contradictoires. D'une part, elles recommandent la réserve lors de la fréquentation de personnes réagissant de façon « anormale », car dans certaines conditions, même des soldats tout à fait sains et particulièrement efficaces peuvent manifester des réactions anormales. Il s'ensuit qu'une « dévalorisation morale et une diffamation de ceux atteints de réactions anormales est impossible » et doit être évitée « dans l'intérêt de la direction générale des troupes ». Elles ajoutent même que quand « l'insistance de réactions psychiques anormales peut servir des désirs tels que le retour à la patrie, ou la mutation à d'autres troupes », c'est-à-dire déterminés par une fin, il n'y a pas nécessairement de simulation « car ces tendances ne sont souvent pas vécues de manière tout à fait claire ». D'un autre côté, elles recommandent des mesures tout à fait rigoureuses si les malades ne peuvent pas être guéris en l'espace de quelques semaines :

« Un traitement conséquent par sévère thérapie du travail ou au sein de formations de rétablissement spécifiques (dans les cas où une quantité plus importante de ces affections pourrait être observée au sein de l'armée) conduit, en règle générale, à un rétablissement de l'aptitude au service. Les rechutes chroniques ou la dégénérescence grave rendront néanmoins nécessaires des mesures particulières pour une partie des cas. Il est recommandé de créer des divisions à des endroits appropriés pour que les troupes, aussi bien que la patrie, soient préservées de l'effet démoralisant de ces personnes particulières. »

Ceux qui s'intéressent à la psychiatrie militaire savent que ces directives ne sont pas extraordinairement rigoureuses, mais plutôt remarquablement modestes (Roth, 1987, p. 55). Depuis toujours, les psychiatres militaires ne se sentent pas essentiellement au service de leurs malades comme ils devraient l'être selon l'éthique médicale. En temps de guerre, le rapport aux « névrosés de guerre » est en règle générale particulièrement brutal⁶⁶. Les directives que nous venons de citer recommandent des mesures courantes dans les pays en guerre, avec un service militaire généralisé et non seulement dans les dictatures. Cela ne les rend nullement acceptables. Ce qui les rend aussi horribles est la manière barbare dont on traitait les névrosés de guerre qui ne voulaient pas se laisser « guérir »

⁶⁵ Depuis le début de la campagne de Russie en 1941 on constatait une recrudescence de « réactions hystériques » (Berger, 1988, p. 144).

⁶⁶ Pour ce qu'il en est de la continuité de la conception de la psychiatrie militaire, voir Riedesser ; Verderber, 1985 ; Riedesser ; Verderber, 1996 et Roth, 1987.

rapidement, qui étaient classifiés « incurables », c'est-à-dire, « gravement dégénérés » (pour les détails à ce sujet, voir Klausch, 1995.)

Dans leurs contradictions, ces directives représentent un compromis entre les psychiatres et les psychothérapeutes. Ainsi que l'a montré K. H. Roth, un combat d'influence s'est déroulé pendant toute la durée de la guerre entre les psychothérapeutes et psychologues médicaux de l'« Institut Göring », d'une part, et les neuropsychiatres, d'autre part (Roth, 1987). Ces derniers étaient de véritables extrémistes qui, fidèles à la tradition des psychiatres militaires de la première guerre mondiale, étaient de la plus grande violence à l'égard des patients et n'hésitaient pas à recourir à la torture comme moyen thérapeutique. Les psychothérapeutes et psychiatres de l'« Institut Göring » au contraire recommandaient un traitement prudent des malades. Lorsque les nombreuses thérapies des psychothérapeutes d'orientation psychanalytique ne présentaient pas de résultats, ils recouraient tout de même à des cures psychanalytiques, et non pas à des mesures forcées (Roth, 1987, p. 48)⁶⁷.

Mais ce compromis s'explique aussi, et pour l'essentiel, au fait qu'à ce moment, la « chancellerie du Führer » était favorable à des « variantes plutôt 'douces' de traitement » (Roth, 1987, p. 51).

Les psychiatres sont néanmoins assez rapidement revenus à leurs anciennes positions et ont formulé, à peine quelques mois plus tard, lors de leur deuxième congrès, de nouvelles directives qui prévoyaient aussi d'envoyer en camp de concentration les soldats qui « échouaient » dans les divisions ou bataillons spéciaux. Les psychothérapeutes de l'Institut, pour leur part, maintenaient le répertoire de mesures thérapeutiques échelonnées, même quand la guerre était devenue officiellement « totale ».

L'opposition fondamentale entre les directives des « psychiatres experts » complétées pour la dernière fois lors d'une quatrième réunion de travail en mai 1944, et les orientations des psychothérapeutes de l'Institut est confirmée par une « directive » à l'intention des médecins militaires de l'armée de l'air, rédigée par J. H. Schultz à l'automne 1944. Schultz soulignait que le terme de « névrose de guerre », interdit depuis le mois de juin de la même année, était maintenu, que les névroses étaient par principe curables mais non pas par un « effort de volonté consciente », car elles « comportent toujours des composantes involontaires ». Les névroses ne seraient jamais transmissibles par héritage, mais « seule la disposition intérieure à de telles affections et qui ne reflète aucune dégénérescence. Au contraire ! Les personnes très consciencieuses, dotées d'une finesse toute particulière, disposant d'un sentiment profond d'honneur et d'une forte aptitude émotionnelle sont plus fortement exposées au danger de la 'maladie' que les esprits obtus, les natures robustes et grossières. Ainsi, la maladie névrotique représente en quelque sorte une sélection vers le haut⁶⁸. »

⁶⁷ Roth est sûr que la « ligne douce » doit être reconduite aux psychothérapeutes de l'institut.

⁶⁸ (Cité d'après, 1987, p. 70). Il est malheureusement impossible d'étayer l'idée que cette « ligne douce » correspond à la tradition psychanalytique. S'intéressant aux comportements des

Pour ce qu'il en est du comportement des psychothérapeutes de l'Institut face à ces patients, certaines différences se manifestent et qui dépendent plus particulièrement de l'attitude de chacun face au régime⁶⁹. Les dernières années de la guerre, de plus en plus de membres de la *Wehrmacht* étaient envoyés à l'Institut pour des expertises. Même si Göring « exigeait de tous les employés et collaborateurs de la polyclinique qu'ils lui fassent part d'affirmations défaitistes chez les patients, pour qu'il prenne les mesures nécessaires » (Hermanns, 1989, p. 29), et sans parler du rôle de Kemper, il semble crédible, vu les faits cités et de la teneur de la directive de von Schultz, que d'autres membres de l'Institut aient plutôt soutenu l'aide au patient en lieu du « souhait des instances de la *Wehrmacht* de rétablir l'aptitude au combat » (Dräger, 1971, p. 266).

En rappelant cette possibilité plus tard, Kemper justifiait son travail à l'Institut où, avec quelques autres, ils « pouvaient faire quelque bien et éviter quelque mal » au sein de la polyclinique, considérée comme « petit îlot » (Kemper, 1967). Selon ses propres dires, c'est grâce à la collaboration avec les officiers sanitaires, qui avaient passé une partie de leur formation à l'Institut et qui avaient travaillé ensuite dans les lazarets militaires de Berlin, que 100 à 200 patients avaient pu être sauvés de la persécution par les services de la police et de l'armée grâce à des transferts (Cocks, 1997, p. 322). Kemper s'est fait confirmer par écrit son aide par un concerné vingt ans plus tard⁷⁰. D'après cette lettre, Kemper n'aurait pas seulement sauvé son auteur, mais également plusieurs autres personnes dont, nommément, un major et un général. Ses collègues Prof. Schultz et Dr Kühnel y ont participé dans une large mesure⁷¹.

Le silence sur le passé

psychanalystes lors de la Première Guerre Mondiale, Roth désigne la « directive » citée comme « une petite déclaration d'amour aux névrotiques » (*op. cit.*, p. 70.). Pour ce qu'il en est du rôle des psychanalystes dans la Première Guerre Mondiale, voir Cremerius, 1989, et Tausk, 1916. En ce qui concerne la conviction de Schultz, qui n'était pas psychanalyste, elle tient plutôt à ses conceptions professionnelles comme psychothérapeute qu'à des principes d'humanité. Il s'est ouvertement déclaré favorable à la destruction de « la vie qui ne vaut pas la peine d'être vécue ». Beaucoup de psychiatres n'avaient pas une opinion très favorable de cette conception, craignant d'y perdre leur clientèle (Locket, 1985, p. 221).

⁶⁹ En 1941, à la suite d'une visite de Fenichel, le psychanalyste suisse Bally rapportait à Fenichel qu'« il pouvait constater combien étaient nombreux ceux qui, derrière la façade d'un Institut assimilé, ont préservé leur liberté individuelle ainsi qu'une orientation clairement freudienne. » Mais il aurait également constaté des contre-exemples (RB 23.01.41).

⁷⁰ Cocks le mentionne également (Cocks, 1975, p. 315). Je dispose d'une reproduction photographique de la lettre que je dois au Dr Alfred Köhler de Berlin.

⁷¹ Kemper affirme que Göring connaissait son comportement mais qu'il n'y réagissait pas (Kemper, 1973b, p. 291). À un autre endroit Kemper remarque néanmoins que les véritables adversaires au sein de l'Institut n'étaient pas les représentants d'autres orientations psychothérapeutiques, mais ceux qui voulaient la « doctrine médicale psychique allemande ». Göring faisait assurément partie de ceux-là.

Je ne peux rien dire sur le fait qu'au Brésil, Kemper ne se soit jamais exprimé sur son passé lors de la période nazie. Cela revient toujours comme un lourd reproche sous-entendant évidemment que Kemper se serait tu parce qu'il avait des choses à cacher. Indépendamment de cela, le reproche semble assez peu convaincant dans la mesure où il suggère que Kemper aurait dû raconter son histoire à ses analysants⁷². Mais à qui et quand aurait-il pu ou dû parler de lui-même ? Les analyses didactiques et les cures analytiques conventionnelles ne constituent certainement pas le lieu le plus approprié d'une auto-présentation de l'analyste. Même l'accusation d'avoir eu la possibilité de parler de son passé à ses ex-analysants et à ses collègues, et de ne l'avoir jamais fait, n'implique pas qu'il ait eu quelque chose à cacher. Il serait d'ailleurs difficile d'imputer une aussi grande maladresse à Kemper⁷³. Dans ses publications en langue allemande, en tout cas, il s'est exprimé plusieurs fois sur les années de la période nazie (Kemper, 1965 ; Kemper, 1942/1975 ; Kemper, 1947 ; Kemper, 1967 ; Kemper, 1973).

Ces publications attestent que cette partie de sa biographie l'a régulièrement préoccupé. Il en parlait même lorsque ce n'était pas vraiment nécessaire. Ainsi, il a pu comparer des sectes religieuses brésiliennes et leurs horribles sacrifices aux foules fanatiques du fascisme hitlérien, tout en étant conscient des limites d'une telle comparaison compte tenu des contextes culturels et de la dimension criminelle différentes (Kemper, 1965). De même, il a caractérisé l'époque nazie

⁷² Lors de mes entretiens avec trois des premières analysantes de Kemper, j'ai évité de poser des questions directes sur l'époque nazie. Deux m'ont néanmoins rapporté que Kemper avait mentionné la misère des années d'après-guerre et plus particulièrement les effroyables années de la famine. Ce serait tout à fait compréhensible comme de ce point de vue, Kemper a probablement vécu le déménagement du Berlin sous blocus à Rio comme un déménagement au paradis. Une ex-analysante n'était pas tout à fait sûre s'il n'avait pas fait de prison. Ce qui correspondrait au fait que sous certains égards Kemper lui-même s'est vu comme une victime des nazis.

⁷³ Roudinesco et Plon utilisent les affirmations non-vérfifiées que Kemper aurait dissimulé « soigneusement son passé » devant ses fils et que son épouse aurait passé « sous silence les activités anciennes de son époux » comme preuves du fait que Kemper avait à cacher des horreurs. Vianna tire également ses conclusions de ce qui n'a pas été dit. Il s'agit d'une figure de pensée légitime dans le cadre de la cure psychanalytique, lorsque le non-dit s'y rapporte à quelque chose qui se manifeste de manière tout à fait réelle dans le transfert, dans les fantasmes, etc., dans quelque chose qui est présent de manière inconsciente mais non manifeste. Néanmoins, cette perspective perd toute légitimité quand les indices manquent et quand, en plus, les faits fondamentaux restent inconnus. L'argumentation devient alors circulaire : « Kemper n'a jamais parlé de son rôle dans l'arrestation de Rittmeister. Il devait donc avoir des choses à cacher. Parce qu'il avait des choses à cacher, il s'est tu. » Pour ce qu'il en est de son empêchement dans le régime nazi, il aurait en effet pu raconter bon nombre de choses. Mais dans ce cas, il aurait certainement aussi fait état de choses qui parlent en sa faveur. Par ailleurs, le problème que les contemporains de la guerre parlaient en général bien trop peu des horribles événements de l'époque nazie concerne, comme on le sait, aussi bien les responsables que les victimes. En ce qui concerne le Brésil, on pourrait évoquer une observation de Mattos dans ce contexte. Il affirme qu'il en était de même dans le cas de Adelheid Koch qui a fui Berlin pour aller à São Paulo en 1936 et y fonder la société psychanalytique. Les conditions de ce déménagement et de la création de la société n'ont jamais été mentionnées publiquement. Certaines histoires de la psychanalyse ne mentionnent même pas le fait qu'elle était juive (Mattos, 1996, p. 101).

sans aucune forme d'embellissement comme un temps où se passaient des choses « horribles au-delà de toute imagination », il parle également de « meurtres commis sobrement avec une perfection technique sophistiquée », des camps de concentration, des camps de mort, de tortures brutales, de la destruction systématique de certains groupes de la population et de malades mentaux, etc. (Kemper, 1973b)⁷⁴. Toutefois, il n'a surtout jamais contesté s'être adapté au régime nazi. Il a justifié cela par le caractère totalitaire du régime : « Une telle adaptation ne constitue certainement pas un acte héroïque. Néanmoins : revendiquer et afficher de l'héroïsme en temps de démocratie et de droits civils assurés n'est pas difficile » (Citation dans Köhler, 1988, p. 19).

Comme le montre la citation de Kemper, le fait qu'il ne se soit pas posé la « question de son empêchement dans les conditions de l'époque » parce qu'il se serait lui-même vu comme « victime » du national-socialisme et comme membre de la « communauté des sauveurs de la psychanalyse » (Lockot, 1985) ne semble pas ou peu pertinente. Il est vrai toutefois qu'il se voit aussi comme victime, bien que son adaptation à la situation politique ait certainement été salutaire à ses conditions de vie⁷⁵. L'aspect du « sauvetage » de la psychanalyse s'efface devant le bénéfice issu de la coopération forcée de plusieurs écoles psychothérapeutiques différentes. Cela aurait eu pour effet que « les positions essentielles se soient articulées selon un ordre plus parfait et plus complet qui correspondait à leur véritable poids. Non pas en une 'science médiale de l'âme allemande' que le *Troisième Reich* voulait nous extorquer et qui devrait représenter une pierre angulaire de la psychologie raciale. Mais en une configuration qui n'est pas seulement plus efficace que toutes les autres en tant qu'édifice scientifique et aussi en tant que méthode thérapeutique, mais qui peut en même temps prétendre engager le débat avec la science reconnue, nationale et internationale » (Kemper, 1947, p. 68).

Une évaluation étonnante pour un « freudien orthodoxe »⁷⁶.

Il semble manifeste que Kemper a rétrospectivement minimisé son empêchement dans le régime nazi et qu'il n'a pas voulu pleinement reconnaître le caractère

⁷⁴ En cela, certains de ses collègues de l'« Institut Göring » étaient nettement plus « discrets ». Ainsi par exemple W. Bitter et F. Riemann dans Pongratz, 1973, ainsi que Schultz (1964). Ce dernier mentionne, apparemment sans aucune mauvaise conscience, « combien est nécessaire un certain degré d'adaptation 'sans caractère' quand on veut préserver son existence au sein d'un État dictatorial » (Schultz, 1964, p.133).

⁷⁵ En février 1946, il écrivait avec Schultz-Hencke dans une lettre adressée à l'Administration de la Santé du Land de Berlin qu'ils ne tentaient pas de se représenter comme « martyrs politiques », bien que chacun d'eux « pourrait fournir du matériel en guise de preuve » (BA, BD. 6). Leur représentation de la persécution systématique de la psychanalyse par les nazis, qui y voyaient un produit « typiquement juif marxiste », laisse néanmoins ouverte la question de savoir pourquoi Kemper a mis aussi longtemps à comprendre les intentions des nazis.

⁷⁶ Il se rapporte probablement aux tendances qui ont rendu possible la revendication des psychothérapeutes comme groupe professionnel et qui ont été interprétés comme professionnalisation (Cocks, 1985).

problématique de sa collaboration avec l'Institut Göring, ainsi de l'adaptation de la psychanalyse au régime, dont il était l'un des représentants. Il a bien regretté sa longue « ignorance initiale » et son aveuglement de l'évaluation du national-socialisme. Mais il n'a jamais parlé de son adaptation personnelle à des comportements aussi problématiques que la rupture de tout rapport avec les collègues juifs, à la capitulation morale face à la folie raciale allant de pair avec l'adoption de critères racistes dans les questionnaires médicaux, etc. Il a parlé de manière générale « de pressions physiques et plus particulièrement psychiques dont nous souffrions alors pendant ces années de dictature » (Kemper, 1942/1975). Dans ses souvenirs des collègues de l'Institut Göring, il manifeste des jugements consciemment non critiques et les caractérise comme un « ensemble de personnalités marquantes » « bien que l'on puisse évoquer des critiques à leur égard aussi bien sur la plan scientifique que sur le plan humain » (Kemper, 1973b). Il protège son ami Schultz-Hencke à plusieurs reprises contre le reproche d'avoir été un opportuniste. Même la clémence de son jugement de Göring laisse de côté le rôle objectif de ce dernier dans le régime criminel. Il juge de manière tout à fait indulgente la revendication du nazisme par Göring et son engagement « pour la tâche du régime » telle qu'il aurait essayé de l'accomplir, c'est-à-dire d'une manière « qui correspondait aussi bien à sa conception du monde nationaliste que chrétienne piétiste, opposée à la violence et au fanatisme⁷⁷. »

Le texte de Kemper sur « L'ambiguïté des faits » (Kemper, 1964b) me semble révélateur à sa disposition tardive à l'égard du régime nazi. Il y parle de son activité à Rio de Janeiro en tant qu'observateur de l'Organisation Unie de Restitution (*United Restitution Organisation*, URO). En tant qu'expert, il devait évaluer la demande d'indemnisation d'une femme qui avait survécu aux travaux forcés, au ghetto et aux camps de concentration d'Auschwitz et de Bergen-Belsen, et qui avait émigré au Brésil après sa libération en 1946. Dans une procédure qui durait plusieurs années, la femme inapte au travail et souffrant de graves désordres psychosomatiques, n'avait eu droit qu'à une indemnisation des coûts de son traitement suite à deux expertises médicales. Le droit à la retraite ou une indemnisation financière lui avaient été refusés vu que son incapacité au travail était inférieure à 25%.

⁷⁷ On trouve cette minimisation également chez d'autres collègues de l'Institut qui se sont exprimés sur Göring plus tard. Cela tient certainement au fait que de cette manière, on évince la question : en quoi a consisté la collaboration de l'Institut au régime nazi ? Une communication rapportée par Schultz-Hencke donne une idée de la conception du monde de Göring, qui permettait, prétendait-il, d'articuler harmonieusement des éléments chrétiens-piétistes à l'idéologie nazie. Lorsqu'au début de la guerre Göring apprit avec étonnement que des bordels étaient installés dans les régions occupées, il pensait que les juives étaient particulièrement aptes à cette fonction, parce qu'elles avaient fourni les preuves de leur immoralité sexuelle depuis l'antiquité (Schultz-Hencke, 1949, p. 531). Cette harmonie se caractérise manifestement par le racisme, le cynisme et la double morale.

La manière dont Kemper, en tant que troisième expert, reconstruit la genèse des souffrances de cette femme et indique les erreurs de pensée et d'interprétation des expertises précédentes montrent que, contrairement à d'autres experts, il éprouve une profonde empathie pour la « manière horrible » dont les victimes du nazisme ont été physiquement et psychiquement atteints et envers l'« incroyable injustice » dont ils ont souffert (Kemper, 1964b, p. 547)⁷⁸.

Incompétence

Si l'on soutient la possibilité de graves fautes professionnelles et caractérielles de Kemper, on peut supposer que ses compétences psychanalytiques seraient considérablement défectueuses. Le psychanalyste brésilien Hélcio Mattos s'est intéressé à Kemper dans cette perspective. Dans sa thèse de doctorat soutenue en France, sur les mythes fondateurs de la psychanalyse brésilienne (Mattos, 1996), il analyse sur cinquante pages un article de Kemper intitulé « Le patient se tait » (Kemper, 1948). Ce choix s'avère judicieux parce qu'il s'agit d'un texte que Kemper lui-même cite rétrospectivement parmi ces petits travaux qu'il affectionne particulièrement (Kemper, 1973b, p. 342). Néanmoins, d'après les références bibliographiques, Mattos ne semble pas avoir eu à sa disposition un grand choix de textes. Il ne cite que deux autres publications de Kemper (la version portugaise de Kemper 1964a, et Kemper 1960) et ne semble pas connaître le reste. Le problème de sa connaissance insuffisante de la langue allemande est d'autant plus grave que la traduction portugaise de « Le patient se tait » n'est pas fiable.

L'objet des réflexions de Kemper dans cet article « est une situation typique dans le travail psychothérapeutique et -analytique », c'est-à-dire « le silence du patient ». La traduction transforme ce passage en une situation typique de la pratique psychanalytique (« prática psicanalítica »). Les traducteurs ont également changé d'autres concepts qui montrent que l'objet des réflexions n'est pas la psychanalyse mais la thérapie psychanalytique. Ainsi, il est question de « prática analítica » et de « trabalho psicanalítico », entre autres, suite à une fausse traduction, où l'on trouve également « análise » comme traduction du terme de « travail ». De cette manière, la traduction favorise vraiment l'impression que Kemper traite de la psychanalyse au sens strict. Et c'est à partir de là que Mattos critique des « solutions » de Kemper qui auraient été des « mécanismes d'adaptation purement techniques » qui auraient voilé les conditions extérieures, la guerre en particulier, et qui auraient rendu impossible le travail psychanalytique. Kemper aurait surtout mis le droit au silence au-dessus de la règle fondamentale (*op. cit.*, p. 315). Ainsi, il aurait également déformé la théorie de la psychanalyse dans ses réflexions théoriques (Mattos, 1996, p. 301). Ce reproche emphatique vis-à-vis de Kemper de manque de respect à la règle

⁷⁸ Il faut y comparer la critique que Eissler faisait d'autres observateurs de l'URO (Eissler, 1963/64/1984).

fondamentale en psychanalyse, n'est cependant pas pertinent, dans la mesure où cette règle n'est pas indispensable à toute forme de psychothérapie psychanalytique en général.

Comme Mattos ne peut pas savoir que les thèses de Kemper se réfèrent explicitement à la thérapie psychanalytique et non pas à « l'analyse normale », il s'égaré dans de fausses démonstrations. Reposant sur de fausses prémisses, ses conclusions ont quelques implications curieuses. Je me limite à un seul exemple.

Parmi les nombreuses variantes du « silence » (*Verschweigen*), Kemper mentionne aussi la possibilité suivante :

« La position que l'on peut tout à fait respecter dans la vie privée, et qui veut qu'on ne parle pas des secrets d'une tierce personne sans sa permission expresse, est bien entendu reprise par le patient dans l'analyse et présumée comme exception évidente à la règle fondamentale analytique qu'il essaye tout à fait de respecter par ailleurs. Le thérapeute doit toujours penser à de telles possibilités. »

Mattos commente ce passage de la manière suivante : « Il (Kemper, H.F.) accepte en somme de manière explicite le silence (*Verschweigen*) au sujet d'une tierce personne 'comme exception évidente à la règle fondamentale' en apportant des arguments de type moral. » La phrase suivante de Kemper, que l'analyste doit toujours envisager de telles possibilités, n'est pas prise en compte par Mattos. Sa démarche est compréhensible, car comme il impute à Kemper le contraire de ce que ce dernier affirme, la deuxième phrase signifierait que le thérapeute devrait avoir toujours présent en mémoire, que la règle fondamentale n'a pas besoin d'être respectée. À certains endroits, il apparaît évident que les fausses interprétations de Mattos ne sont pas seulement dues à une mauvaise traduction, mais également à ses préjugés⁷⁹. C'est visible dans ses argumentations à l'aide desquelles il tente d'établir que Kemper n'aurait connu qu'un « inconscient descriptif ». Malheureusement, il ne s'est pas procuré les publications de Kemper intéressantes dans ce contexte⁸⁰. Il s'agit surtout de ses textes sur le thème du transfert et du contre-transfert (1953/54 ; 1954/55 ; 1969)⁸¹. Ils montrent que Kemper prenait beaucoup trop d'appui sur la théorie des pulsions et qu'il accordait beaucoup trop d'importance au transfert et au contre-transfert pour ne reconnaître qu'un inconscient statique et descriptif.

⁷⁹ Il utilise à son tour cette figure de pensée que j'avais déjà mentionnée pour d'autres auteurs, et qui tirent des conclusions, connaissances ou rapports du non-dit. Mattos le fait par rapport à ce qui n'a pas eu lieu. Il spéculé sur la question, par exemple, à savoir pourquoi le texte de Kemper a été publié si tardivement au Brésil. Ce faisant, il oublie complètement que ce texte fait partie des très peu nombreuses traductions portugaises des publications de Kemper.

⁸⁰ Sérgio a montré dans son travail que l'obstacle de la barrière linguistique peut être considérablement réduit. Elle a fait faire des traductions de toute une série de publications en langue allemande.

⁸¹ L'intérêt particulier que Kemper accordait aux questions du transfert remonte jusqu'aux années trente. Pour lui, c'était la raison essentielle qui l'empêchait à jamais de devenir disciple de Schultz-Hencke avec lequel, par ailleurs, il se sentait « lié par une amitié » qui dépassait « tous les désaccords personnels et professionnels » (Lettre à Müller-Braunschweig du 07.10.1950, reproduite dans Brecht *et alii*, 1985, p. 203, Kemper, 1973b, p. 320).

Collaborateur

Kemper n'était pas un « collaborateur » au sens juridique des processus de dénazification au sein des zones occupées. On y distinguait les cinq catégories suivantes : 1. les coupables principaux, 2. les incriminés principaux (activistes), 3. les incriminés secondaires, 4. les collaborateurs et 5. les innocents. Comme Kemper n'était membre ni du parti, ni d'aucune autre organisation national-socialiste, et comme rien de compromettant n'a pu être apporté à sa charge, il faisait donc partie de la catégorie des innocents. Lors de la constitution des différentes institutions à laquelle il s'est consacré immédiatement après la guerre, il faisait très attention avec Schultz-Hencke de ne recourir qu'à des collègues politiquement non-compromis.

Toutefois, Kemper était collaborateur au sens littéral du terme, dans la mesure où il s'est adapté au régime. Comme tous ceux qui ne se sont pas soustraits ou opposés au régime, il partage de ce fait la culpabilité des crimes commis. Si l'on veut évaluer cette culpabilité, il faut tenir compte du fait que le régime totalitaire exerçait une pression d'adaptation très forte. Pour ceux qui sont nés après la guerre, il est difficile de juger combien d'opportunisme était utile pour ne pas se mettre en danger et dans quels cas une mesure plus importante de courage civique aurait été pertinente. Il faut se garder de tout jugement pharisaïque. Il faut également se garder d'accepter sans critique toute atténuation rétrospective du comportement de ceux qui participaient aux événements. Kemper a avoué sa peur qui l'empêchait d'agir en héros. Dans son cas, on peut admettre « qu'on n'a pas besoin d'explication à savoir pourquoi autant de personnes n'ont pas fait de résistance mais que, au contraire, on aurait besoin d'expliquer pourquoi d'autres ont résisté malgré tout » (Lohmann ; Rosenkötter, 1984, p. 60).

Pour ce qu'il en est de la critique du comportement de Kemper, il semble manifeste qu'il a été jugé à partir de parti pris. C'est vrai non seulement quant aux accusations diffamatoires, répandues au Brésil et en France⁸². On trouve également certains préjugés chez les auteurs allemands. Ainsi par exemple Friedrich affirme-t-il que Kemper décrit le déclin de l'Institut en avril 1945 en soutenant « carrément faire un trait sous l'époque nazie » (Friedrich, 1987, p. 221). En réalité, Kemper écrit qu'avec la « destruction » de l'Institut « le destin a tiré un trait » « sous un développement qui avait rempli de souci les personnes préoccupées quant à son caractère expansif et très actif visant à l'efficience ; ce qui était le cas pendant les contraintes des années de guerre – sans même parler de certaines tendances politiques » (Kemper, 1945/1947). Comme le montrent les

⁸² L'impopularité de Kemper auprès de beaucoup d'analystes brésiliens tient également à son rôle dans l'histoire de la SRPJ. Je ne sais pas pourquoi R.P. jugent de manière si non-conforme aux faits.

phrases suivantes sur un développement qui se serait fait dans l'obscurité, l'idée d'un trait final déjà tiré se rapporte au développement de la psychanalyse de l'époque nazie et non pas à l'époque nazie en tant que telle⁸³.

Lockot traite similairement d'une autre citation de Kemper. Elle critique à juste titre l'attribution la destruction de l'Institut « en quelque sorte à une puissance anonyme ». Mais elle poursuit en écrivant que Kemper « cache ainsi son ambivalence s'exprimant dans un autre travail (sur le 'patient silencieux') : le troisième *Reich* se serait **une fois de plus** manifesté comme partie de cette force 'qui toujours veut le mal et toujours crée le bien' » (Lockot, 1994, p.58). En réalité, dans le contexte de l'articulation forcée des différentes variantes de psychologie des profondeurs, on peut néanmoins lire chez Kemper : « Et ici, le Troisième Reich se montre **exceptionnellement pour une fois** comme une partie de cette force ... » etc.⁸⁴.

On peut également montrer à l'exemple de Cocks combien il est difficile de juger une figure comme Kemper. Il a fait preuve d'une métamorphose. Dans ses premières publications, Cocks juge de manière peu critique l'empêchement des membres de l'Institut au régime nazi. Cela concerne également son jugement sur Kemper, auquel il se sentait redevable d'une gratitude particulière pour avoir été d'une grande aide dans la recherche de matériel (Cocks, 1975, p. vii). Sous l'influence de nouvelles publications critiques, il révisé son jugement et décrit bon nombre de faits de manière bien plus critique, sans être pour cela plus pertinent. En interprétant, par exemple, les participations de Kemper et de Schultz-Hencke aux deux réunions de la zone soviétique occupée comme preuves suffisantes pour affirmer leur participation à la construction « d'une compétence psychothérapeutique organisée au sein du secteur russe de Berlin » (Cocks, 1997, p. 374).

Il semble que Cocks n'est plus très convaincu des critères de son jugement. Ainsi, il s'étonne par exemple du fait que Rittmeister pouvait être résistant et en même temps éprouver du plaisir dans son travail au sein de la polyclinique de l'Institut (Cocks, 1997, p. 380). Partant du constat que les experts étaient très utiles au régime, il se demande qui a mieux assisté le régime : le psychothérapeute incompetent ayant rejoint le parti nazi, ou le psychothérapeute opposé aux nazis assurant un bon travail thérapeutique (*op. cit.*, p. 381). Manifestement, Cocks méconnaît la signification des aveux idéologiques pour le système. Il aurait peut-

⁸³ Le terme de « destin » ne me semble pas pertinent. (Voir la suite.)

⁸⁴ La mise en évidence dans les deux citations est la mienne. Voir à ce propos le commentaire ironique que fait Lockot (1994, p. 185) du rapport de Kemper au congrès de Londres en 1948. Mme. Lockot l'a aimablement mis à ma disposition. Kemper y soutient que de participer à cette réunion où l'on discute de questions concernant l'Allemagne constitue un devoir particulier pour lui et pour les autres participants allemands. « Il en est ainsi, par exemple, pour une session sur le sujet de 'L'autorité nazie et la liberté', sur celui de la 'culpabilité collective' ou encore pour une autre session sur les statistiques consternantes sur les dommages causés aux enfants des pays envahis par l'Allemagne. On pouvait également constater ici que les réticences qui se manifestaient à notre égard au début avaient disparus grâce à notre comportement et à nos contributions à la discussion. À la fin, nous avons même été traités avec une cordialité prononcée.

être pu l'évaluer à sa juste valeur s'il avait étendu sa question à d'autres groupes professionnels ; aux professeurs d'université, par exemple, ou aux boulangers. Celui qui revendiquait l'idéologie nazie soutenait le système en tant que tel. Celui qui travaillait comme expert compétent n'a pas automatiquement et immédiatement soutenu le système et son idéologie, et ne lui a pas automatiquement permis de survivre. Cela dépendait des fins auxquelles servait son travail. Il a d'abord contribué au fonctionnement de cette société au sein de laquelle il y avait également des tendances et contradictions indésirables, opprimées par le régime. Il y a une différence fondamentale entre celui qui reconnaît le régime criminel par conviction et celui qui s'y adapte pour survivre. La question a essentiellement trait à l'intégrité personnelle (Feiner, 1997). Dans la perspective de Cocks, seul le nazi incompetent était vraiment subversif. Du fait de son incompetence, il n'était pas seulement nuisible, mais encore il discréditait ce qu'il soutenait sur le plan politique.

Pour Friedrich (1987), le critère déterminant, permettant de juger de la culpabilité ne consiste plus, en premier lieu, dans l'accord des convictions et des actions avec les nazis. Il consiste dans la question de savoir dans quelle mesure les psychanalystes ont trahi la psychanalyse⁸⁵. Ce critère est néanmoins secondaire quant à la question du degré de culpabilité. Le maintien de la psychanalyse, pour autant que cela a été possible, ne peut en aucun cas « être évalué comme l'expression d'une résistance politique » (Bräutigam, 1984, p. 910). A l'inverse, la réduction de la psychanalyse au statut d'une psychothérapie déniait son origine freudienne ne signifie nullement l'empêchement des psychanalystes dans le système nazi. Il est des psychanalystes qui ont déjà agi de telle manière en dehors de toute détresse et pour des raisons tout à fait différentes. La culpabilité résulte du fait que cette réduction allait de pair avec la participation à « l'aryanisation » de la psychanalyse, elle consiste dans la neutralisation et la compromission de la théorie psychanalytique par la conception nazie du monde, ainsi que son parfait fonctionnement en accord avec les directives du système nazi.

Afin de juger du « degré de culpabilité » individuel, il faudra tenir compte du comportement complet de chaque analyste concerné. « Mais nous savons qu'entre

⁸⁵ La rédaction de la revue psychanalytique *Psyche* a motivé sa tentative de censure du présent article par le même argument ; une tentative qu'en tant qu'auteur de plusieurs articles de la revue j'ai trouvé choquante. Tout d'abord, elle a accepté mon article au prix de quelques remaniements mineurs. Après cela, elle a soudainement fait demi-tour et, sans en donner d'autres raisons, me faisait part de son souhait de censure quant à ma manière d'argumenter et quant au ton de mes développements. Un entretien téléphonique avec l'éditeur a finalement permis d'éclaircir ces raisons. L'argumentation, qui se référait à un article de Kemper datant de 1946, était qu'il ne pouvait être intègre parce qu'ayant soutenu une psychothérapie éclectique et ayant trahi la psychanalyse de cette manière. Il faut néanmoins savoir qu'Alexander Mitscherlich et les autres fondateurs de *Psyche* soutenaient exactement la même position lorsqu'ils lui donnèrent le sous-titre de « Annuaire de psychologie des profondeurs et d'anthropologie dans la recherche et la pratique ». En reprenant quasiment les termes de Kemper, le premier éditorial de la revue mentionnait « la rencontre fertile des différentes écoles de psychologie des profondeurs » (Lohmann, 1996).

résistance et collaboration, il existaient d'autres modalités de comportement, pratiquées aussi bien par des psychanalystes que par d'autres personnes devant vivre sous Hitler » (Dahmer, 1989, p. 206). Kemper en est un exemple. Manifestement, il est impossible de le juger adéquatement si son adaptation au régime politique et son manque ouvert de résistance suffisent à le compromettre. Il y a sans aucun doute des aspects très critiquables de son comportement. On pensera en premier lieu au fait qu'il lui était rétrospectivement impossible de reconnaître plus clairement sa culpabilité résultant de son adaptation au système. C'est regrettable, même si ce comportement était typique pour une société qui, dans son ensemble, s'était avérée incapable de faire le deuil. Cela tient probablement aussi à « l'économie psychique de ces personnes » qui « ne participaient pas, ou partiellement et temporairement à l'idéologie nationale-socialiste collective ». Surtout dans les dernières années de la guerre, ils ont vécu des « affects de colère et de rage impuissantes, de dégoût, d'angoisse et de deuil » (Dräger, 1971, p. 259). S'y ajoutait, surtout dans les premières années d'après-guerre, la faim, la crise du logement, et d'autres privations, de telle sorte que ces personnes étaient bien trop convaincues d'être des victimes pour réfléchir sur la question de leur culpabilité.

Le comportement de Kemper est contradictoire. Mais dans l'ensemble, il y a trop d'éléments qui rendent peu probable le fait que Kemper ait éprouvé la moindre sympathie pour le régime et son idéologie. Son comportement à l'égard de Reich, de Lotte Liebeck, d'Edith Jacobson et de Rittmeister, sa relation avec Fenichel et son activité d'informant pour ce dernier, les témoignages de témoins fiables de son comportement en tant que directeur de la polyclinique, ainsi que bon nombre d'autres indices contredisent cette idée et montrent qu'il n'était pas un simple « collaborateur ». Pour autant qu'il me soit possible de juger les informations que je viens de présenter, son comportement lors de l'époque nazie mérite des critiques, mais ne justifie nullement une remise en question son intégrité.

Le cas Kemper

Quel enseignement peut-on tirer du « cas Kemper » ? Probablement rien si, par manque de rigueur scientifique, on ne tient compte que d'une partie des faits, remplaçant les informations manquantes par des spéculations, les complétant par des affirmations diffamatoires pour finir par interpréter les comportements vraiment critiquables comme simple expression de troubles caractériels, d'opportunisme, de carriérisme, de lâcheté, de tendances à la dénonciation, de tendances autoritaires, etc. En fait, le comportement de Kemper comporte également un aspect exemplaire dont on peut même tirer un enseignement. Reconnaître ceci nécessite de comprendre et analyser pourquoi Kemper et quelques autres analystes, pas seulement allemands, ont été aussi longtemps convaincus de l'erreur que l'adaptation au régime nazi allait permettre de « sauver » la psychanalyse au sein même du régime. Et il faudrait comprendre

aussi pourquoi certains ont pu soutenir rétrospectivement qu'ils y ont réussi, sans que cette illusion sur eux-mêmes ne se heurte à des contradictions. Cela tient essentiellement à leur naïveté politique et à leur aveuglement social. Ces défauts ne sont pas le problème de quelques personnes isolées dans la confrontation avec le fascisme, même si des psychanalystes comme Reich, Bernfeld, Fenichel, Simmel et quelques autres qui, en tant que penseurs de gauche avertis de théorie sociale, découvrent assez rapidement ce qu'il en était des nazis. Au contraire, la naïveté politique et l'aveuglement social font partie de la conception dominante de la psychanalyse que Robert Castel désigne du terme de psychanalysme (Castel, 1973). Le psychanalysme est la conséquence de l'abstraction de la psychanalyse de ses fins socio-politiques, de ses déterminations socio-économiques, de ses contraintes institutionnelles et de sa responsabilité sociale. Il infiltre la tradition par le biais des variantes coutumières de la formation psychanalytique. De cette manière même Kemper pouvait en être affecté, et cela malgré sa sensibilité sociale et malgré ses rapports amicaux à plusieurs psychanalystes didacticiens de gauche⁸⁶. De nos jours, le psychanalysme reste largement propagé. Même à Rio. L'interprétation du scandale de la torture lors de la dictature militaire comme effet tardif des traits de caractère et du comportement de Kemper n'en est qu'un exemple parmi d'autres. Une fois de plus, ce type de pensée déforme une perception adéquate de l'histoire de la psychanalyse. Il en résulte de faux fronts, des animosités superflues et des querelles sans fin dans les débats des psychanalystes.

Trad. par Thierry Simonelli et Christine Münzel, revu par l'auteur.

⁸⁶ Aussi bien en Allemagne qu'au Brésil, Kemper s'est toujours engagé pour que la thérapie psychanalytique puisse également être accessible à des patients moins favorisés.

Bibliographie

- Baumeyer, F. (1971): Zur Geschichte der Psychoanalyse in Deutschland. 60 Jahre Deutsche Psychoanalytische Gesellschaft. In: Zschr. Psychosom. Med. Psychoanal., Bd. 17/1971, 203-240.
- Berger, G. (1998): Die beratenden Psychiater des deutschen Heeres 1939 - 1945. Ffm.
- Bräutigam, W. (1984): Rückblick auf das Jahr 1942. Betrachtungen eines psychoanalytischen Ausbildungskandidaten des Berliner Instituts der Kriegsjahre. In: Psyche, 10/1984, 905-914.
- Bräutigam, W. (1992): Leben und Sterben John Rittmeisters. In: Teller, C. (Hg.): John Rittmeister. "Hier brennt doch die Welt" (S.143-179). Gütersloh (Jakob van Hoddis).
- Brecht, K. (1988): La psychanalyse sous l'Allemagne nazie: adaptation à l'institution, relations entre psychanalystes juifs et non juifs. In: Revue internationale d'histoire de la psychanalyse, Bd. 1/1988, 95-107.
- Brecht, K.; Friedrich, V.; Hermanns, L., M., u.a.. (1985²): "Hier geht das Leben auf eine sehr merkwürdige Weise weiter..." Zur Geschichte der Psychoanalyse in Deutschland. Hamburg (Michael Kellner).
- Castel, R.(1973): Le psychanalyse. Paris (Maspero).
- Cocks, G.(1975): Psyche and Swastika. Neue Deutsche Seelenheilkunde 1933 - 1945. Los Angeles.
- Cocks, G.(1983): Psychoanalyse, Psychotherapie und Nationalsozialismus. In: Psyche, 12/1983, 1057-1106.
- Cocks, G.(1985): Psychotherapy in the Third Reich. The Göring Institute. New York , Oxford (Oxford Univ. Press).
- Cocks, G.(1997): Psychotherapy in the Third Reich. New Jersey (Transaction Publishers).
- Cremerius, J.(1989): Der Psychoanalytiker als Militärpsychiater. Offener Brief an Peter Kutter. In: Psyche, Bd. 43/1989, 558-563.
- Dahmer, H.(1989): Psychoanalyse ohne Grenzen. Freiburg (Kore).
- Dräger, K.(1971): Bemerkungen zu den Zeitumständen und zum Schicksal der Psychoanalyse und der Psychotherapie in Deutschland zwischen 1933 und 1949. In: Psyche Bd. 25, Sonderheft 4/1971, 255-268.
- Eissler, K. R.(1963/64)(1984): Die Ermordung von wievielen seiner Kinder muß ein Mensch symptomfrei ertragen können, um eine normale Konstitution zu haben? In: Lohmann, H.-M. (Hg.): Psychoanalyse und Nationalsozialismus.(S.159-209). Ffm.
- Ernst, A.(1997): Die beste Prophylaxe ist der Sozialismus. Ärzte und medizinische Hochschullehrer in der SBZ/DDR 1945-1961. Münster.

- Evard, J.-L. (Hg.)(1984): Les années brunes. La psychanalyse sous le III^e Reich. Paris (Confrontation).
- Feiner, A. H. (1975): The Dilemma of Integrity. In: Contemporary Psychoanalysis, Bd. 11/1975, 501-509.
- Fenichel, O.(1998): 119 Rundbriefe (1934 - 1945) 2 Bde. Ffm.; Basel (Stroemfeld).
- Féral, T.(1987): Nazisme et psychanalyse. Paris (La Pensée universelle).
- Friedrich, V. (1987): Psychoanalyse im Nationalsozialismus.Vom Widerspruch zur Gleichschaltung. In: Jahrb. der Psychoanalyse 20 /1987, 207-233.
- Füchtner, H.(1978): Der Psychoanalytiker und der Guerillero. In: Psychologie und Gesellschaft, 5/1978, 22-44.
- Füchtner, H.(1984): Traurige Psychotropen? In: Psyche, 7/1984, 605-626.
- Füchtner, H.(1985): Tragische Psychotropen? In: Psyche, 12/1985, 1150-1154.
- Füchtner, H.(1997): Sobre a questão do suposto nazismo de Kemper. In: Destacamento do grupo pró-ética, Bd. 13/1997, 24-26.
- Füchtner, H. (2000): O caso Werner Kemper: psicanalista, seguidor do nazismo, nazista, homem da Gestapo, militante marxista? In: Pulsional, Bd. 10 / 2000, 49-89.
- Füchtner, H. (2003). "Psychoanalytiker, Mitläufer, Nazi, Gestapomann, militanter Marxist? Der Fall Werner Kemper." Jahrbuch der Psychoanalyse 46, Mai 2003: 137-191.
- Gidal, T. N.(Hg.)(1990): Die Freudianer. Auf dem 13. Int. Psychoanalytischen Kongreß 1934 in Luzern. München / Wien (VIP).
- Göring, M.(Hg.)(1934): Deutsche Seelenheilkunde. Leipzig.
- Gostomski, V. v.; Loch, W.(1969): Der Tod von Plötzensee. Erinnerungen - Ereignisse - Dokumente 1942 - 1945. Freising (Kyrios).
- Griebel, R.; Coburger, M.; Scheel, H., u.a.. (Hg.)(1992): Erfasst? Das Gestapo-Album zur Roten Kapelle. Halle (Audioscop).
- Hermanns, L. M.(1982): John F. Rittmeister und C.G. Jung. In: Psyche, Bd. 11/1982.
- Hermanns, L.(1985): Psychoanalytische Ausbildung am "Deutschen Institut für psychologische Forschung und Psychotherapie"? - Überlegungen am Beispiel John F. Rittmeisters. In: PSA-Info, Bd. 26, 37-42.
- Hermanns, L.(1989): Bedingungen und Grenzen wissenschaftlicher Produktivität bei Psychoanalytikern in Deutschland 1933 bis 1945 - mit einem exemplarischen Versuch über Alexander Mette und sein Novalis-Projekt. In: Jahrbuch der Psychoanalyse, Bd. 25/1989, 28-54.
- Hermanns, L.(1991): Psychoanalytiker in Deutschland 1939-1945. Zwischen Anpassung und Widerstand. In: Juelich, D.(Hg.): Geschichte als Trauma . Ffm.
- Höck, K.(1979): Psychotherapie in der DDR: Eine Dokumentation zum 30. Jahrestag der Republik. Teil I / Teil II. Berlin.
- Höhne, H.(1972): Kennwort: Direktor. Ffm.

- Jacobson, E.(1969): Erinnerungen an das alte Berliner Psychoanalytische Institut. In: Die Berliner Ärztekammer, Bd. 12/1969.
- Katz, C. (Hg.)(1985): Psicanálise e Nazismo. Rio de Janeiro: Taurus.
- Kemper, J.(1988): Brief an die Psychoanalytische Gesellschaft von Rio de Janeiro. In: Psyche, 11/1988, 1016-1020.
- Kemper, W.(1938): Die Indikation zur Psychotherapie bei Neurosen. In: Curtius, O.(Hg.): Kongreßbericht über die zweite Tagung der Deutschen Allgemeinen Ärztlichen Gesellschaft für Psychotherapie.(S. 5-19). Düsseldorf (Knorsch).
- Kemper, W.(1942)(1975): Die Störungen der Liebesfähigkeit beim Weibe. Klinik, Biologie und Psychologie der Geschlechtsfunktion. Leipzig (Thieme).
- Kemper, W.(1943): Die Bedeutung des Seelischen für die Fruchtbarkeit des Menschen. In: Die Medizinische Welt, Jg. 17, Nr. 22/23, Juni 1943, 423-429.
- Kemper, W.(1944): Weniger bekannte Aufgaben ärztlicher Eheberatung. In: Deutsches Ärzteblatt, Bd. 74/1944, 166-169.
- Kemper, W.(1945)(1947): Die Seelenheilkunde in unserer Zeit. Ihre Entwicklung, ihr Stand, ihr Anspruch, ihre Aufgaben. Stuttgart (Klett).
- Kemper, W. (1946)(1949): Aufgaben, Grenzen und Möglichkeiten der Psychotherapie. In: Psych. Neurol. med. Psychol., Bd. 1 / 11949, 47-53.
- Kemper, W.(1947): Bericht über den Stand der Psychotherapie in Berlin. In: Psyche, Bd. 1/1947, 156-159.
- Kemper, W. (1948): Bericht über den Londoner Congress on Mental Health vom 9. - 21. August 1948 (Maschinenschrift).
- Kemper, W.(1948): Der Patient schweigt. In: Psyche, Bd. 4/1948, 503-522.
- Kemper, W. (1948)(1981): O silencio do paciente. In: Jornal bras. de Psiquiatria, Bd. Jg. 30 Nr. 1, 61-71.
- Kemper, W.(1950)(1974): Die funktionellen Sexualstörungen. Stuttgart (Thieme).
- Kemper, W. (1951): A psicanálise como fator cultural. In: Cultura (MEC), Bd. 4/1951, 23-37.
- Kemper, W.(1953/54): Die Gegenübertragung. In: Psyche,10/1953/54, 593-626.
- Kemper, W.(1954/55): Die "Abstinenzregel" in der Psychoanalyse. In: Psyche, Bd. 10/1954/55, 636-640.
- Kemper, W.(1955): Der Traum und seine Be-Deutung. Reinbek (Rowohlt).
- Kemper, W. (1959): Psychoanalyse. Gegenwärtiger Stand und Entwicklungstendenzen in Südamerika. In: Frankl, V. E., Gebattel, V. v., Schultz, I. H. (Hg.): Handbuch der Neurosenlehre und Psychotherapie in Theorie und Praxis. (Bd.1, S. 573-584). München/ Berlin (Urban & Schwarzenberg).
- Kemper, W.(1964a): Das Problem der Gleichzeitigkeit von Individual- und Gruppenanalyse. In: Psyche, 5/1964, 314-320.
- Kemper, W.(1964b): Die Doppelgesichtigkeit von Tatbeständen. Zur Begutachtung von Entschädigungsansprüchen wegen nationalsozialistischer Verfolgung. In: Psyche, 9/1964, 546-562.
- Kemper, W.(1965): Archaische Kräfte im Schmelztiegel Brasilien. Bremen (Angelsachsenverlag).

- Kemper, W. (1967). Brief an den Leiter des Berliner Psychoanalytischen Instituts der DPV, Dr. W. F. Becker
- Kemper, W.(1969): Übertragung und Gegenübertragung als funktionale Einheit. In: Scheunert, G. (Hg.): Jahrbuch. Psychoanalyse (S.35-68). Bern (Huber).
- Kemper, W.(1973a). Vortrag . Berlin.
- Kemper, W.(1973b): Selbstdarstellung. In: Pongratz, L. (Hg.): Psychotherapie in Selbstdarstellungen. Bern, Stuttgart, Wien (Huber).
- King, P.(1988): Sur les activités et l'influence des psychanalystes britanniques durant la Deuxième Guerre mondiale. In:Revue Internationale d'Histoire de la Psychanalyse, Bd. 1, 133-165.
- Klausch, H.-P.(1995): "Erziehungsmänner" und "Wehrunwürdige". In: Haase, N., Paul, G. (Hg.): Die anderen Soldaten. Wehrkraftzersetzung, Gehorsamsverweigerung und Fahnenflucht im Zweiten Weltkrieg (S. 66-82). Ffm. (Fischer).
- (1988): Die Beziehung Schultz-Henckes zur Psychoanalyse und seine Bedeutung für die Entwicklung der Psychotherapie in Deutschland. In: Rudolf, G., Rüger, U. (Hg.): Die Psychoanalyse Schultz-Henckes (S.15-23). Stuttgart / New York. (Georg Thieme).
- Kohte-Meyer, I.(Hg.)(1998): Über die Schwierigkeit, die eigene Geschichte zu schreiben. 50 Jahre Institut für Psychotherapie Berlin. Tübingen (Discord).
- Kvapil, D. D.; Hoirisch, A.; Zimmermann, D., u.a..(1996): Dr. Luiz Guimarães Dahlheim. Rio de Janeiro (Visor).
- Langer, M.(Hg.)(1973): Questionamos 2. Buenos Aires (Granica).
- Leão, I. C.(1996): Voltando ao Passado: In: Boletim Científico da SPRJ, Vol. XVII, Nr. 3, 1996.
- Lockett, R.(1985): Erinnern und Durcharbeiten. Ffm (Fischer)
- Lockett, R.(1994): Die Reinigung der Psychoanalyse. Die Deutsche Psychoanalytische Gesellschaft im Spiegel von Dokumenten und Zeitzeugen. Tübingen (Discord).
- Lohmann, H. M.(Hg.)(1984): Psychoanalyse und Nationalsozialismus. Beiträge zur Bearbeitung eines unbewältigten Traumas. Ffm.(Fischer)
- Lohmann, H.-M.; Rosenkötter, L.(1984): Psychoanalyse in Hitlerdeutschland. Wie war es wirklich? In: Lohmann, H.-M. (Hg.): Psychoanalyse und Nationalsozialismus (S. 54-77). Ffm. (Fischer).
- Lohmann, H.-M. (1996): 50 Jahre PSYCHE (1947 - 1996). In: u.a., P. T. (Hg.): Psychoanalyse in Frankfurt am Main (S.. 753-756). Tübingen. Edition Discord.
- Mattos, H. F.(1996.): Mythes fondateurs de la psychanalyse au Brésil. Une étude à Rio de Janeiro. (Thèse de Doctorat en Psychopathologie et Psychanalyse. Paris VII). Paris.
- Müller, T.(2000): Von Charlottenburg zum Central Park West. Henry Lowenfeld und die Psychoanalyse in Berlin, Prag und New York. Ffm.(Déjà vu).
- Nitzschke, B.(1990): Psychoanalyse als "un"-politische Wissenschaft. Über einige Konsequenzen der "Weltanschauungs"-Debatte vor 1933 für die Politik

- Psychoanalytischer Organisationen nach 1933. In: Texte (= Innsbrucker Arbeitskreis für Tiefenpsychologie), Bd. 10/1990, 1-39.
- Platen-Hallermund, A.(1948): Berichte über den "International Congress on Mental Health", London. In: Psyche, Bd. 2/1948, 473-480.
- Poelchau, H.(1963): Die Ordnung der Bedrängten. Berlin (Käte Vogt Verlag).
- Pongratz, L., J.(Hg.)(1973): Psychotherapie in Selbstdarstellungen. Bern, Stuttgart, Wien (Huber).
- Riedesser, P.; Verderber, A.(1985): Aufrüstung der Seelen. Militärpsychiatrie und Militärpsychologie in Deutschland und Amerika. Freiburg (Dreisam-Verlag).
- Riedesser, P.; Verderber, A.(1996): Maschinengewehre hinter der Front. Zur Geschichte der deutschen Militärpsychiatrie. Ffm. (Fischer).
- Rittmeister, J.(1936)(1985): Die psychotherapeutische Aufgabe und der Neue Humanismus. In: Psyche, Bd. 22/1968. Auch in: PsA – Info Nr. 26 /1985,17-36
- Rittmeister, J.(1949): Aus den Tagebuchblättern des Dr. Rittmeister aufgezeichnet im Gefängnis in der Zeit vom 26.09.42 bis zum Tage seiner Hinrichtung am 13.05.43. In: Zschr. für Psychoanalyse, Bd. 1 Heft 1, 60-66.
- Rittmeister-Hildebrand, E.(1985): Aus den Aufzeichnungen John Rittmeisters während seiner Haftzeit v. 26.09.42 - 13.05.43. In: PsA-Info Nr. 26,1-16.
- Roth, K.-H.(1987): Die Modernisierung der Folter in den beiden Weltkriegen. In: 1999 Zeitschrift für Sozialgeschichte des 20. und 21. Jahrhunderts, Bd. 2/3,1987.
- Roudinesco, E.; Plon, M. (Hg.)(1997): Dictionnaire de la Psychanalyse. Paris (Fayard).
- Roudinesco, E.; Plon, M. (Hg.)(1997)(1998): Dicionário de Psicanálise. Rio de Janeiro (Zahar).
- Schröter, M.(1998): Manichäische Konstruktion. Kritik an zwei Studien über Wilhelm Reich und seine Konflikte mit der DPG/IPV (1933-34). In: Psyche, 2/1998, 176-196.
- Schultz, J. H.(1964): Lebensbilderbuch eines Nervenarztes. Stuttgart.
- Schultz-Hencke, H. (1946): Arzt und Psychotherapie. In: Das Deutsche Gesundheitswesen, Bd. 1/1946, 120-124.
- Schultz-Hencke, H.(1949): La Psychothérapie et la Psychanalyse en Allemagne. In: Les Temps Modernes, Aug./Sept. 1949.
- Schulz, M.(1981): Dr. John Rittmeister. Nervenarzt und Widerstandskämpfer. Berlin, Diss. Humboldt Univ.
- Schunter- Kleemann, S.(1980): Zwischen bürgerlicher und sowjetischer Ideologie. Psychologie in der DDR 1945-1960. In: Psychologie Heute, Bd. 6/1980, 74-81.
- Sério, N. M. F.(1998): Reconstruindo "Farrapos". A trajetória histórica da SPRJ: instituição e poder. Rio de Janeiro (Tese de doutorado, UFF).
- Speer, E.(1935): Die Liebesfähigkeit. (Kontaktpsychologie). .o.O. (J. F. Lehmann).
- Steiner, R.(1989): Es ist eine neue Art von Diaspora. In: Psyche, Bd. 48/ 1994, 583 - 652.
- Sterba, R. F.(1982)(1985): Erinnerungen eines Wiener Psychoanalytikers. Ffm. (Fischer).

- Tausk, V.(1916): Zur Psychologie des Deserteurs. In: IZP, Bd. 4/1916, 193-204; 229-240.
- Teller, C.(Hg.)(1992): John Rittmeister. "Hier brennt doch die Welt". Aufzeichnungen aus dem Gefängnis 1942-1943 u.a. Schriften. Gütersloh (Jakob van Hoddis).
- Thom, A.; Caregorodcev, G. I. (Hg.)(1989): Medizin unterm Hakenkreuz. Berlin.
- Trepper, L.(1975): Die Wahrheit. München (Kindler).
- Tuchel, J.(1992): Motive und Grundüberzeugungen des Widerstandes der Harnack/Schulze-Boysen-Organisation. Zum Denken und Handeln von Liane Berkowitz. In: Schilde, K. (Hg.): Eva Maria Bruch und die "Rote Kapelle" (S. 85-99). Berlin (Overall).
- Vianna, B. H.(1994): Não conte a ninguém.... Contribuição à história das Sociedades Psicanalíticas do Rio de Janeiro. Rio de Janeiro (Imago).
- Vianna, B. H.(1997a): N'en parlez á personne.... Politique de la psychanalyse face á la dictature et la torture. Paris (Harmattan).
- Vianna, H. B.(1997b): A questão Werner Kemper. In: Destacamento do grupo pró-ética, Bd. 13/1997, 22-24.
- Vianna, H. C. B.(1988): Psychoanalyse und Politik in Brasilien. In: Psyche,11/1988, 997-1015.
- Victor, R.(1996): Na busca das correntes históricas da SPRJ. In: Boletim Científico da SPR, Bd. 1/1996, 125-133.
- Wunderlich, G.(1991): Die Öffnung der Psychoanalyse. Stuttgart/New York.